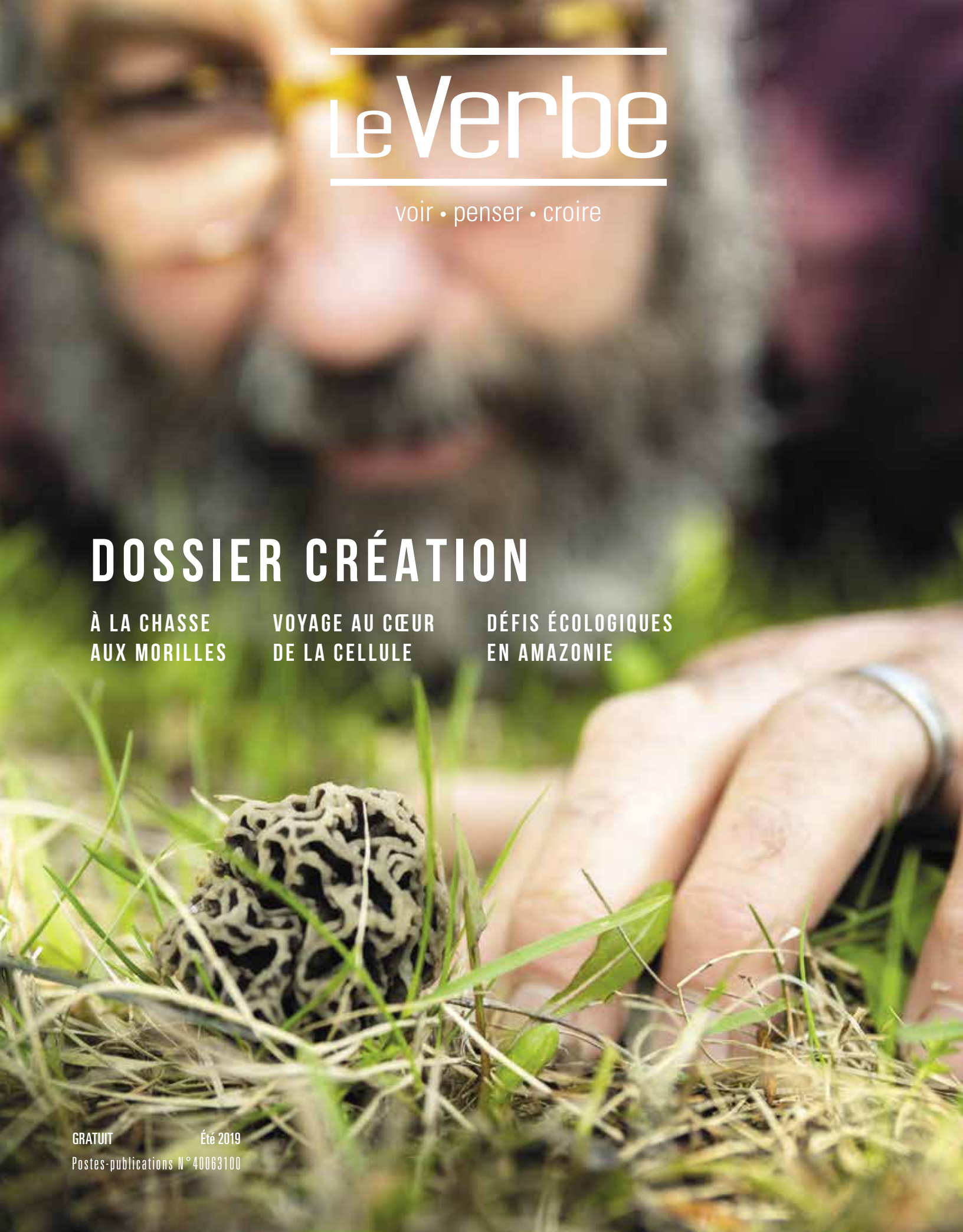




Le Verbe

voir • penser • croire

DOSSIER CRÉATION

À LA CHASSE
AUX MORILLES

VOYAGE AU CŒUR
DE LA CELLULE

DÉFIS ÉCOLOGIQUES
EN AMAZONIE

GRATUIT

Été 2019

Postes-publications N° 40063100



« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu, et le
Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès
de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à
l'existence, et rien de ce qui s'est fait
ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la
lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et
les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui
éclaire tout homme en venant dans
le monde.

Il était dans le monde, et le monde
était venu par lui à l'existence, mais
le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne
l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité
parmi nous, et nous avons vu sa
gloire, la gloire qu'il tient de son
Père comme Fils unique, plein de
grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

LE TEMPS LONG

En 1843, un jeune prof de littérature étrangère à la Sorbonne achevait ainsi un mémorable discours devant le Cercle catholique de Paris :

«En ramenant la vérité dans l'étude, la beauté dans la production, la bonté dans la controverse, nous aurons retrouvé un reflet de ces trois rayons divins, le *vrai*, le *bien* et le *beau*, qui ne luisent jamais inutilement aux yeux infirmes des hommes.

Ces sages paroles sont celles du fondateur de la Société Saint-Vincent-de-Paul, disciple de Lacordaire, réconciliateur de la République française et de l'Église, et précurseur de la doctrine sociale de Léon XIII, Frédéric Ozanam (1813-1853).

Dans *Les devoirs littéraires des chrétiens*, il signifiait de la sorte qu'à chacun des mouvements de l'écriture – 1) en amont, l'étude, la recherche, la quête de l'information juste et vraie; 2) la production de l'œuvre elle-même, l'écriture de l'article, le soin et le travail de la langue; 3) et, en aval, la réponse charitable et patiente aux détracteurs – doit correspondre l'un des attributs divins.

Pour ce faire, le bienheureux Frédéric avait bien saisi l'importance capitale du temps, de se donner le temps de soigner ces trois gestes de l'écriture. Ce souci d'orfèvre prend sa pleine valeur quand on sait que le saint homme, époux et père dévoué, n'a pérégriné sur terre qu'une petite quarantaine d'années.

Vous comprendrez sans peine pourquoi Ozanam est en lice pour devenir mon saint laïc favori !

À L'HORIZONTALE

Au cœur de nos journées de fous, du feu roulant des tâches à réaliser, les nôtres, les vôtres, trop rarement nous prenons un peu de hauteur pour ajouter la dimension horizontale à nos actions quotidiennes.

Au mois de mai dernier, la valeureuse équipe du *Verbe* a pris du temps long (deux journées bien remplies au Foyer de Charité sur l'île d'Orléans) hors du temps court (courriels, réseaux sociaux, téléphones, semi-urgences, etc.).

De cette rencontre féconde ont émergé des dizaines d'idées et de projets. La plupart d'entre eux consistent à faire encore mieux avec les ressources dont nous disposons déjà – vos dons généreux, l'implication dévouée de nos collaborateurs. Les autres dépendent de ce que la Providence jugera bon de nous manifester.

Mais déjà, l'arrivée de Simon Lessard au sein de la bande à titre de responsable de l'innovation est un signe pour nous que le Seigneur pousse *Le Verbe* à croître encore.

LA CONTEMPLATION

L'été, notre rapport au temps change.

Pour nous aider à éviter le farniente nombri-licentré, notre dossier estival sur la création propose plutôt de profiter des beaux jours pour entrer dans la contemplation.

Bonne lecture ! ■

- 3** Édito
Le temps long
Antoine Malenfant
- 6** Courrier
- 7** In memoriam
- 8** Donateurs
- 8** La langue
dans le bénitier
Véronique Demers
- 9** Monumental
Pascal Huot
- 10** Racines
Véronique Demers
- 11** Rejetons
Véronique Demers

Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.

création • dossier

14 Les mages,
pères de la
contemplation

Antoine Malenfant

16 Réflexion
**Combien
d'étoiles
voyez-vous ?**

Sarah-Christine Bourihane

20 Science
**Voyage au cœur
de la cellule**

Ariane Beauféray

24 Photoreportage
**Écouter la forêt
qui pousse**

Sarah-Christine Bourihane

34 Petite économie
**Investir au
minimum
sa cuisine**

Pascale Bélanger

36 Reportage
**Le gazon est-il
plus vert dans
la paroisse
voisine ?**

Valérie Laflamme-Caron

40 En Église
**Défis écologiques
et ecclésiaux au
cœur de la jungle**

Jason Noble

46 Prière
**Prier avec le livre
du Créateur**

Jacques Gauthier

48 Essai
**Pour qui sauver
la planète ?**

Simon Lessard

52 Boussole
**Cantique
des créatures**

56 Reportage
**Retrouver la foi
du charbonnier**
Alexandre Poulin

60 Classe de maître
Dorothy Day
Patrick Ducharme

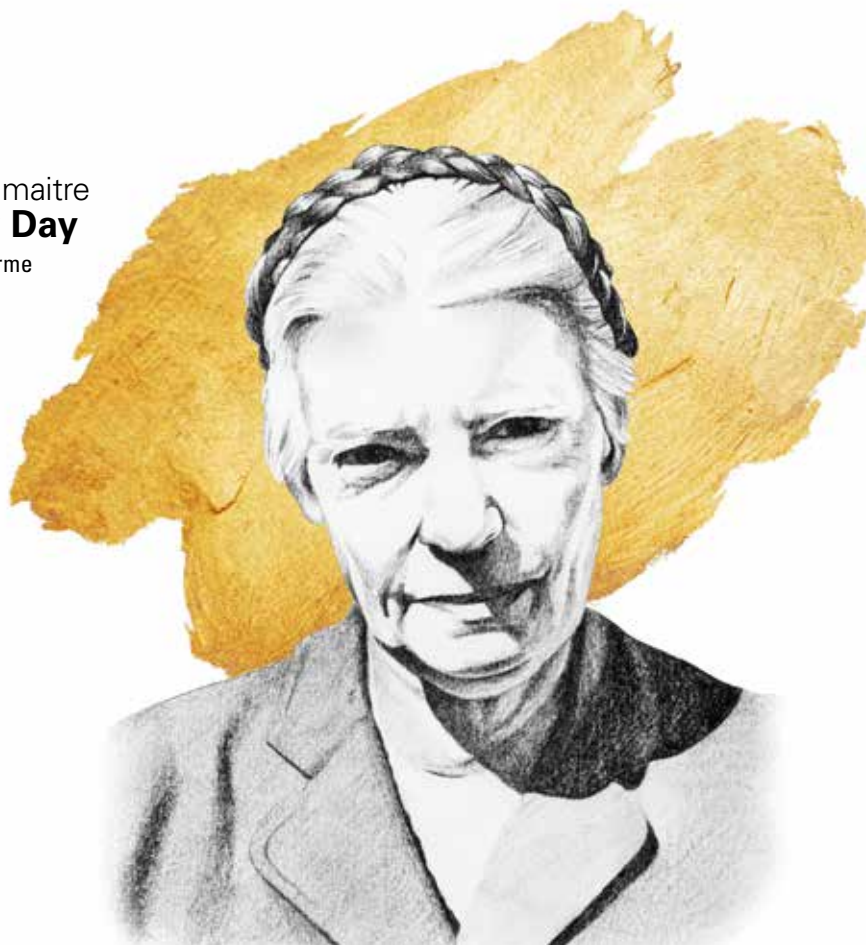
64 Théo 101
**La création,
le péché, la mort...**
Steve Robitaille

68 Viral
**Mon corps
ne m'appartient pas**
Ariane Beauféray

72 Enjeu
**Imposez vos règles
au boulot**
Ariane Malchelosse

74 Doctrine sociale
**Les Pères de l'Église,
voix des pauvres**
Pierre Leclerc

77 Bloc-notes
Fin de cirque
Émilie Théorêt



80 Bouquinerie
Alex La Salle

81 Dans la mire

82 Prochain numéro



Bonjour, monsieur Malenfant.

J'achève la lecture de la revue *Le Verbe*, à laquelle une personne qui me veut du bien m'a abonné [NDLR: dans le cadre de notre campagne « Conjuguez *Le Verbe* à la 2^e personne », voir p. 12].

Mon épouse et moi avons été bien édifiés par les articles que vous nous proposez. Vous avez de l'audace et cultivez un franc-parler catholique qui nous fait grand bien. Nous serions intéressés de lire votre dernière parution, qui porte sur la complémentarité homme-femme (Hiver 2019). Serait-il possible de nous l'expédier moyennant un paiement à la pièce?

Merci encore pour cette joyeuse « apparition » dans nos lectures pascales! Merci à cette personne que vous connaissez peut-être!

Gilles-Pierre Côté

Bonjour, M. Langlois,

Nous désirons vous saluer ainsi que toute l'équipe du *Verbe* et d'*On n'est pas du monde*.

Nous sommes de fidèles auditeurs du lundi et nous apprécions l'ensemble de ce qui est présenté. Nous voulons vous encourager à continuer votre bon travail.

Votre collaboratrice Anne Blouin est le lien qui nous a fait connaître l'émission de radio et la revue *Le Verbe*.

Au revoir,

Claire et Jean-Pierre Marsolais

Nous voulons tout simplement vous remercier et vous féliciter pour les émissions retransmises toutes les semaines sur KTO. [NDLR: l'émission *Église en sortie*, à Sel + Lumière, à laquelle Antoine Malenfant a participé pour présenter *Le Verbe*.]

Nous aimons beaucoup le Québec, où nous avons failli émigrer au début de notre mariage (il y a 60 ans!) et où nous avons eu la joie de retourner après une longue carrière africaine.

Nous sommes heureux de voir toutes les initiatives de la jeunesse catholique du Canada que vous nous relatez.

Avec nos prières pour vous et votre pays!

Hugues et Thurid Alexandre

Je lis la revue avec beaucoup d'intérêt. Elle m'aide à réfléchir et à prier. Les contenus de toutes catégories sont authentiques et sincères; ils me rejoignent avec vigueur. Je les trouve éclairants et stimulants. Félicitations et longue vie.

M^{gr} Reynald Rouleau, O.M.I., évêque émérite de Churchill-Hudson Bay



Aide à
l'Église en Détresse

ACN CANADA

**327 millions de chrétiens
vivent dans un pays où il y a
de la persécution religieuse.**

Si vous n'êtes pas là pour vos frères et sœurs, qui le sera?



Prier - Informer - Agir

acn-canada.org | 1 800 585-6333



JEAN VANIER

1928-2019

« L'amour, ce n'est pas faire des choses extraordinaires, héroïques, mais faire des choses ordinaires avec tendresse. »

« Le partage est une nourriture qui fait renaître l'espérance. »

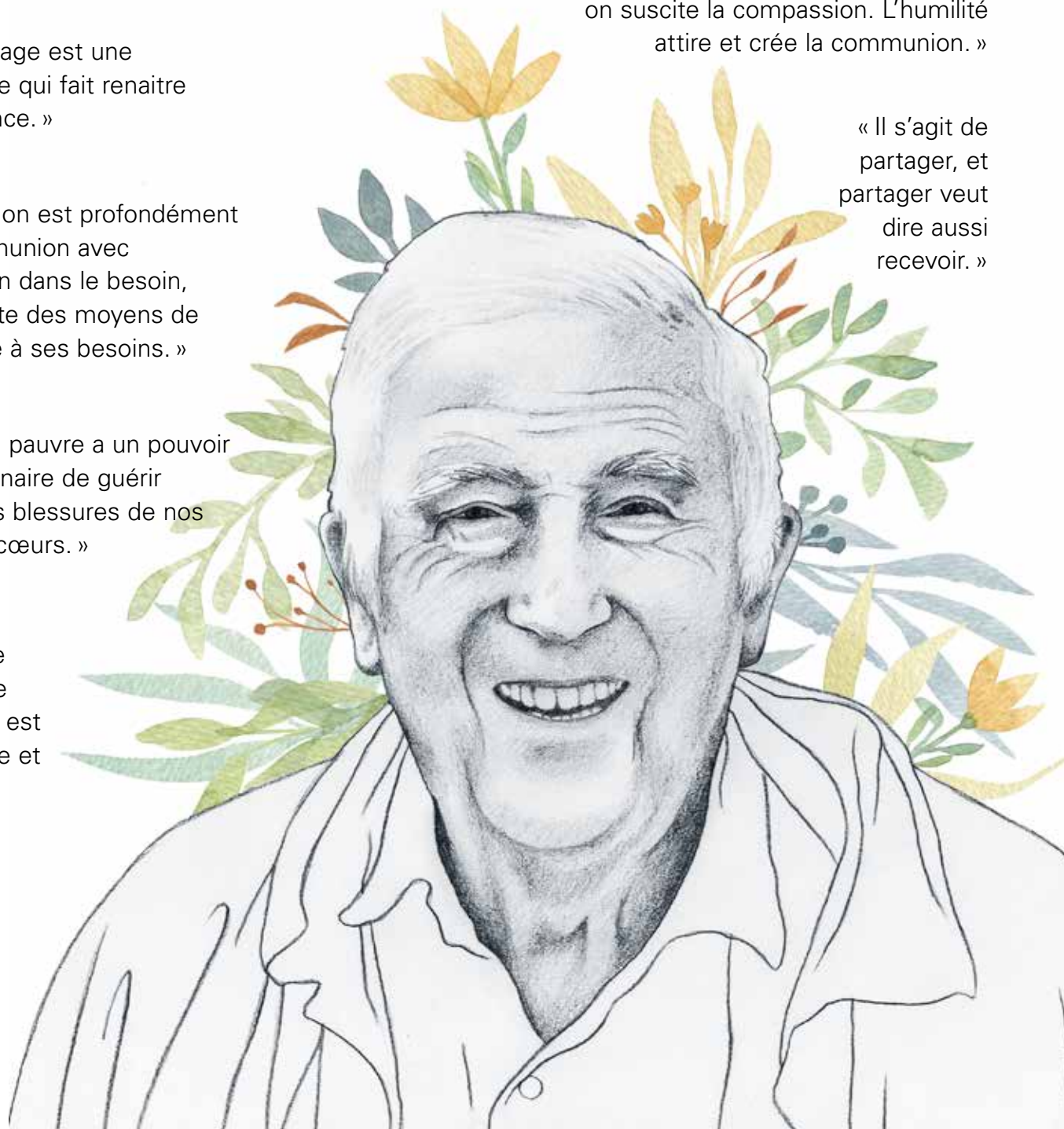
« Quand on est profondément en communion avec quelqu'un dans le besoin, on invente des moyens de répondre à ses besoins. »

« Le plus pauvre a un pouvoir extraordinaire de guérir certaines blessures de nos propres cœurs. »

« Chaque personne humaine est précieuse et sacrée. »

« Quand on raconte ses prouesses et ses succès, on est admiré. Par contre, quand on partage ses limites, ses fragilités, ses torts et ses difficultés, on suscite la compassion. L'humilité attire et crée la communion. »

« Il s'agit de partager, et partager veut dire aussi recevoir. »



Au nom de tous ceux qui reçoivent la revue et le magazine, nous remercions les 326 partenaires donateurs qui ont contribué à la mission du *Verbe* depuis janvier 2019. Parmi ceux-là, quelques-uns ont accepté qu'on les remercie publiquement.

ORGANISMES

Fondation J. A. DeSève, 10000 \$
Congrégation des Sœurs de Notre-Dame-Auxiliatrice
Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge
Sœurs Disciples du Divin Maître
Fonds Roland-Leclerc

ABONNÉS

Michel Lavallée | l'abbé Nicolas Tremblay
Victorien Faucher | Lise Lalande
Janine Corneau-Tremblay | Jean-Pierre Joly
Rachel Duplain | Irène Thivierge
Louise Brault | Huguette Favreau-Cardinal

CINQ BONNES RAISONS DE DONNER

1 Pour soutenir une œuvre qui rejoint un large auditoire en dehors des réseaux chrétiens et qui apporte des réponses concrètes au vide spirituel ambiant, et ce, sans moralisme.

Pour s'engager avec un média gratuit, indépendant, mais fidèle à l'enseignement de l'Église et qui a la possibilité d'influencer l'opinion publique.

3 Pour s'associer à une mission évangélisatrice unique à grande valeur sociale par sa proposition intelligente de la foi.

Pour contribuer à la mission de nourrir spirituellement les chrétiens et pour assurer la pérennité de la mission fondée il y a 44 ans.

5 Pour encourager une équipe jeune, créative et mue par le zèle d'annoncer la Bonne Nouvelle.



CONNU COMME BARABBAS DANS LA PASSION

Est-ce que le nom de Barabbas vous sonne une cloche? Bien qu'il ne soit mentionné que dans le Nouveau Testament – soit lors du procès de Jésus précédant sa crucifixion –, ce personnage joue un rôle clé dans le cheminement du Messie vers sa mission ultime.

En effet, on l'oppose à Jésus dans le procès où Ponce Pilate doit gracier un prisonnier, comme c'est la coutume à chaque fête chez les Romains (Mt 27,15). Nous sommes à la veille de Pâque, autour de l'an 33. Le procureur de la Judée doit respecter la faveur populaire, et c'est Barabbas qui est libéré, sous les acclamations et les cris de la foule. Par trois fois, Pilate essaie de sauver Jésus, mais en vain. La prophétie s'accomplit.

Barabbas, un malfaiteur notoire, s'est fait connaître aux derniers moments de la vie de Jésus. L'expression «connu comme Barabbas dans la Passion» signifie «être célèbre». On peut aussi utiliser une expression française équivalente: «connu comme le loup blanc».

La réputation de Barabbas était déjà faite, mais l'expression a sûrement gagné en popularité en sachant que Jésus, l'agneau sans tache qui enlève le péché du monde, prend la place d'un meurtrier condamné à mort. Curieusement, Barabbas signifie en araméen «fils du père» (*bar* = «fils de», et *Abba* = «Père»), semblable à la racine araméenne de Jésus, fils de Dieu le Père. ■

Véronique Demers
 veronique.demers@le-verbe.com



L'ÉGLISE SAINTE-EMMÉLIE DE LECLERCVILLE

Juchée tout au haut d'une falaise surplombant le fleuve Saint-Laurent sur sa rive sud, la magnifique église ancestrale de Sainte-Emmélie de Leclercville dans Lotbinière capte immédiatement les regards des passants par ses murs extérieurs de briques arborant un rouge éclatant. Les visiteurs longeant la route 132 ne peuvent qu'être charmés par cette église de style néogothique.

Pour sa construction, on fait appel à l'architecte Zéphirin Perrault (1834-1906), originaire de Deschambault, dont il sera notamment maire de 1888 à 1891. Architecte reconnu, il participe à la conception et à la restauration de nombreuses églises au Québec.

Bâti en 1863, le lieu de culte s'élève au côté du presbytère sur un vaste terrain offert gracieusement par le pionnier Pierre Leclerc (1833-1893). Le nom du village, Leclercville, a justement été donné en son honneur.

Par contre, pour la dénomination de Sainte-Emmélie, on n'en connaît pas réellement le motif d'attribution.

Sainte Emmélie, bien que moins connue dans le calendrier liturgique, est issue d'une étonnante famille de saints. Elle est la femme de saint Basile l'Ancien et mère de plusieurs saints, dont le plus connu est Basile de Césarée dit le Grand, un des principaux Pères de l'Église. On compte également au nombre de ses enfants les saints Pierre de Césarée, Macrine la Jeune et Grégoire de Nysse. Sainte Emmélie et son mari sont reconnus et célébrés pour leurs vertus, leur altruisme envers les pauvres et pour avoir aiguillé leurs dix enfants sur le chemin de la sainteté. C'est pourquoi elle est considérée comme le modèle des familles chrétiennes.

L'église ainsi que son presbytère sont cités immeubles patrimoniaux depuis 2014. ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

LES PRÊTRES DU SÉMINAIRE DES ÉDUCATEURS MISSIONNAIRES

Fondée en 1663 par le premier évêque de la Nouvelle-France, M^{gr} François de Laval (canonisé en 2014), la Société des prêtres du Séminaire a été la première communauté sacerdotale fondée ici au pays. Ancrée dans un esprit missionnaire, cette communauté a eu une large influence, en étendant son œuvre jusqu'en Louisiane !

Au 17^e siècle, les paroisses au Québec ne sont pas encore fondées ; les habitants sont trop dispersés. « Les prêtres du séminaire allaient par exemple à Montréal et à Trois-Rivières pour célébrer les messes et baptiser les enfants. Ils donnaient les messes dans les maisons ou les chapelles construites par les Récollets et les Jésuites. Ils ne parlaient pas non plus de zéro », indique l'abbé Jacques Roberge, supérieur général du Séminaire de Québec.

DES « INFLUENCEURS » EN ÉDUCATION

En raison des difficultés qu'ils éprouvaient avec Rome et du fait qu'ils ne pouvaient plus recruter de relève, les Jésuites ont été contraints de fermer leur collège à Québec. Mais la mission des Jésuites a repris vie rapidement, grâce au travail des prêtres du Séminaire. Ceux-ci ont pris la relève en 1765 dans la formation religieuse et l'éducation générale aux garçons.

« C'est à ce moment que le Petit Séminaire de Québec est devenu une grande école. Il faut souligner la contribution importante de deux prêtres et hommes de science très actifs dans le développement des programmes : l'abbé Jérôme Demers et Jean Holmes », indique l'abbé Roberge.

En 1852, Le Séminaire de Québec fonde l'Université Laval, à laquelle il sera lié jusqu'en 1970, année où l'établissement d'enseignement s'est doté d'une charte laïque. « Cette charte a ainsi dissocié tout lien juridique avec le Séminaire. C'était la fin de la mission éducative



à l'Université Laval. [...] On poursuit néanmoins notre mission d'enseignement, dans la pastorale catholique universitaire, indépendante de la Faculté de théologie de l'Université Laval. On s'occupe aussi de la formation permanente des prêtres et des agents de pastorale dans les paroisses », détaille le principal intéressé.

Le Séminaire a été responsable du Petit Séminaire de Québec jusqu'en 1986, qu'il a ensuite laissé à une corporation laïque. L'institution, désormais devenue un établissement privé, porte maintenant le nom de collège François de Laval.

« Dans la maison, on est une trentaine de prêtres, très impliqués, malgré la moyenne d'âge de 75 ans. Il y a 14 séminaristes en formation au Grand Séminaire, mais c'est pour tout l'est de la province, pas seulement pour le diocèse de Québec. On espère néanmoins que la communauté se porte bien et réponde aux besoins des individus. On veut aussi s'imprégner de la personnalité de François de Laval, un homme audacieux, sur le plan tant spirituel que matériel », conclut le supérieur général du Séminaire de Québec. ■

LES PAUVRES DE SAINT-FRANÇOIS

PROCLAMATEURS DE LA PAROLE

Vêtus de bureaux au bleu marial, les Pauvres de Saint-François ont été fondés en juin 1974 par feu Jacques Roy et deux autres frères, sous l'inspiration du Saint-Esprit. À cette époque, le Renouveau charismatique est en pleine ébullition au Québec.

«Notre fondateur a été capucin pendant 15 ans. Il nous a fait connaître la vie fraternelle, l'amour de l'Église catholique et les Saintes Écritures. Chaque frère a donné sa vie dans les mains du Seigneur. Si la prière n'était pas au cœur de notre quotidien, rien autour ne se développerait. On recherche une intimité avec notre Seigneur Jésus», souligne le frère Yves Monfette, berger de la communauté.

Nourrir l'ardent désir d'être rempli de l'Esprit du Seigneur et de sa divine opération constitue le credo des Pauvres de Saint-François, dont la communauté est formée de 10 frères à Trois-Rivières. Les religieux font partie de la grande famille franciscaine.

«La pauvreté est primordiale pour nous. Comme saint François d'Assise (1181-1226), plus on est pauvres de nous-mêmes, plus on est riches de Dieu et on développe les dons de l'Esprit. On se considère comme des moines et prophètes, dans le sens où l'on proclame la Parole de Dieu», explique le frère Monfette.

SEMER L'ESPÉRANCE DANS LES CŒURS

Ainsi, le soutien des Pauvres de Saint-François envers les gens de Trois-Rivières est plus spirituel que matériel. «Si quelqu'un a faim, on va l'aider, mais ce n'est pas notre mission première. On va le diriger vers d'autres organismes. On s'occupe des gens dans la prière, l'écoute et les conseils. On veille aussi à semer l'espérance dans les cœurs des gens souffrants qui vivent des épreuves», affirme le berger des Pauvres de Saint-François.



Outre le soutien spirituel qu'elle apporte, la petite communauté de frères bénit aussi la population dans le chant sacré, avec des œuvres notamment de Tallis, Palestrina, Monteverdi, Carpentier et Bach. «On chante à diverses occasions, comme des messes d'artistes et des funérailles. Notre organiste, Paul-André Bellefeuille, dirige aussi le chœur de l'Orphéon de Trois-Rivières, auquel on se joint pour les concerts de chant sacré. On a produit trois disques de chant sacré», me confie le frère Monfette, soulignant au passage l'apport du fondateur dans l'enseignement du chant.

Les Pauvres de Saint-François vivent uniquement de l'aumône. Tous leurs biens sont gérés par un organisme à but non lucratif, les Auxiliaires des pauvres de Saint-François. Frère Monfette assure que le Seigneur leur donne tout ce qu'il leur faut. Toutefois, la relève n'est pas assurée. En 2010, la communauté a tenté de faire des petits en France, à l'invitation de l'évêque de Fréjus-Toulon, mais ça ne s'est pas concrétisé. «On prie le maître de la moisson pour de nouveaux ouvriers, mais ça ne se bouscule pas à la porte», admet-il. (V. D.) ■

Site Web : www.lespsf.org

A close-up photograph of a hand making a peace sign (V-sign) against a blurred background of a sunset or sunrise. The hand is in the foreground, with the index and middle fingers extended. The background shows a warm, golden light from the sun low on the horizon, creating a bokeh effect with soft, out-of-focus light spots. The overall mood is peaceful and hopeful.

CONJUGUEZ LE VERBE À LA 2^e PERSONNE

Plus tôt cette année, nous vous lançons un défi : doubler le nombre de nos abonnés en 2019 pour rejoindre encore plus de gens.

Il s'agit donc pour chacun d'entre vous de trouver un nouvel abonné... ou deux !

je m'abonne

gratuitement*



☐ Je veux la version papier*

☐ Je veux la version numérique (infolettre)

Nom : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____ App. : _____

Ville : _____ Prov. : _____ Code postal : _____

Tél. : _____ Courriel : _____

section obligatoire

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Où avez-vous entendu parler de nous ? _____

* L'abonnement papier est gratuit au Canada.

Ajouter 100 \$ de frais de poste pour un abonnement à l'étranger SVP (utiliser la section « je soutiens » pour le paiement).

je soutiens

la mission



Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

Don mensuel

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$

☐ Autre : _____

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 200 \$ ☐ 500 \$

☐ Autre : _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels. J'autorise l'Informateur catholique à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

Avec chaque don, vous recevez un abonnement au *Verbe* ! Pour tout don de 60\$ et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

☐ Cochez si vous ne voulez pas être abonné au *Verbe*.

Abonnement à l'étranger

☐ Je désire recevoir l'abonnement par la poste à l'étranger pour un montant de **100 \$**.

☐ J'accepte que mon nom (organisme) et ma contribution soient publiés en guise de remerciement.

☐ Je désire garder l'anonymat.

Mode de paiement

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ☐ Comptant

Signature : _____

N° de carte : _____ Exp. : _____

Nom : _____ Tél. : _____

Votre nom : _____ Tél. : _____

section obligatoire

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

J'abonne** :

Nom de l'abonné : _____ Date de naissance : _____

Société (s'il y a lieu) : _____ Tél. : _____

Adresse : _____ App. : _____

Ville : _____ Province : _____

Code postal : _____ Courriel : _____

** La personne abonnée recevra la version papier. L'abonnement papier est gratuit au Canada.

Ajouter 100 \$ de frais de poste pour un abonnement à l'étranger SVP (utiliser la section « je soutiens » pour le paiement).

1073, boul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5 | Tél. : 418 908-3438 - www.le-verbe.com

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

j'abonne

un ami, ma famille,
ma communauté...



Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

LES MAGES, PÈRES DE LA CONTEMPLATION

L'émerveillement

Nous avons tous une passion. Un truc qui nous fait flipper. Pour certains, c'est le curling; pour d'autres, ce sera l'origami ou l'encodage informatique. Pour les rois mages, leur passion, c'était de regarder le ciel. (Ne jugez pas trop vite. À l'époque, les options de loisirs étaient plutôt restreintes.)

Dans ce qui les faisait vibrer, dans cette inclination naturelle de leur cœur, le Créateur s'est incliné lui-même et s'est *manifesté* à eux – c'est le sens de l'épiphanie – en faisant clignoter le ciel spécialement pour eux (**Sarah-Christine Bourihane**, p. 16).

Leur vie, qui n'était alors qu'accumulation de connaissances, est devenue une question, une quête. Émerveillés, ils se sont mis en route. La contemplation pousse au mouvement vers l'Immuable.

Le passage obligé

Pas fous pour deux sous, les sages mages se disent qu'un petit «croche» par Jérusalem s'impose. Symbole de l'Église, la cité sainte contient les meilleures ressources pour interpréter les signes reçus.

Quand la crème de la crème de la sagesse païenne rencontre la richesse pleine aux as de la tradition hébraïque, ça fait des flammèches! La lumière de la Parole de Dieu vient éclairer la lumière aperçue dans la nuit, pour les mener à la Lumière des nations.

Et rapidement, tout cela conduira nos trois rois du *roadtrip* jusqu'à une rencontre au sommet... dans le creux d'une mangeoire.

Heureux présage d'un salut qui se donne à manger.

La rencontre personnelle

Les gars en ont connu d'autres : ils ne se laissent pas impressionner par les belles parures et le blingbling. Ils savent qu'un roi vêtu de guenilles griffées ne garantit rien.

Quand même, on imagine la surprise lorsqu'ils arriveront devant le Seigneur de l'univers enveloppé dans ses langes. Comme Lady Gaga, ils ont dit : « Une étoile est née. »

La rencontre personnelle avec le fils du charpentier leur scie les jambes, et les voilà sur les rotules. Désarmés devant le bébé, ils contemplent en lui le Roi des rois, le Verbe de Dieu qui était dès avant la création du monde. En guise de remerciement pour les jolis coffrets, il leur répond un gagui-gaga bien senti.

L'envoi en mission

Après avoir été rejoints dans leur passetemps par l'apparition de l'astre, après avoir reçu l'éclairage de la Parole de Dieu sur le phénomène naturel qu'ils ont admiré, et après avoir serré la menotte à l'Auteur de la vie, les mages retournent parmi les nations.

Pour quoi faire ? Dieu seul le sait.

Mais si on se permet une petite spéculation théologique – pardonnez le pléonasme –, parions qu'à la suite d'une si belle virée, ils sentaient le désir brulant d'aller partager la nouvelle aux limites du monde.

Il fallait que toutes les créatures (**Cantique de Daniel**, p. 52), tous les peuples, les vieillards avec les enfants, puissent entrer dans la louange éternelle.

*

Pour ce dossier, plutôt que de nous demander ce que nous avons à raconter sur la nature, nos idées et nos plans pour la sauver, nous proposons surtout une posture contemplative (**Sarah-Christine Bourihane** et **Marie Laliberté**, p. 24). En fin de compte, qu'est-ce que le Seigneur du ciel et de la terre veut dire au cœur et à l'intelligence de l'homme par le moyen de la Création ?

Non seulement ce renversement de perspective n'est pas contraire à la militance pour protéger la rainette d'Amazonie (**Jason Noble**, p. 40), mais il court la chance d'être la source d'une œuvre de sauvegarde plus efficace, mieux mesurée, où chaque être prend la place qui lui revient (**Valérie Laflamme-Caron**, p. 36).

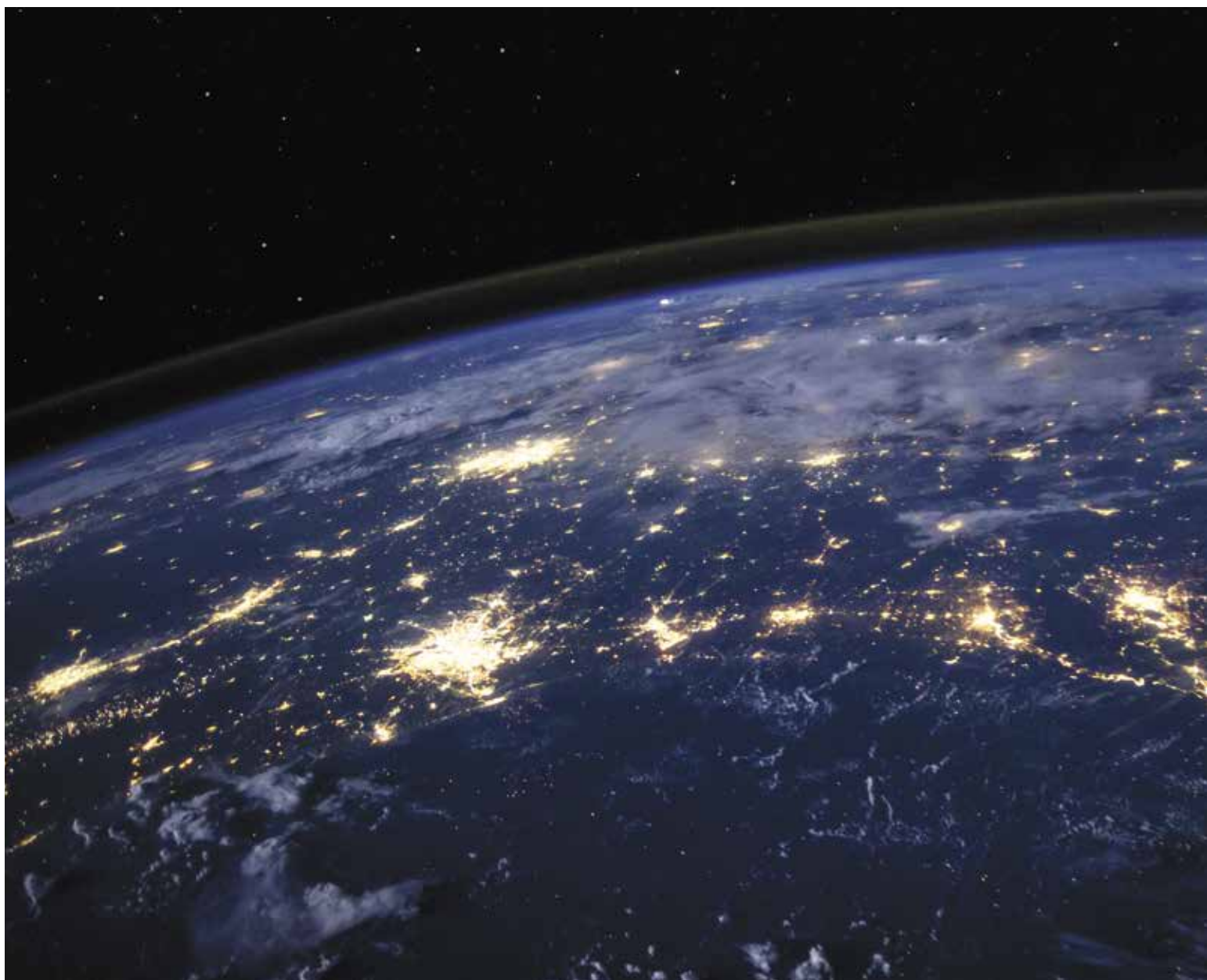
De telle sorte que le mouvement de contemplation de la nature n'arrête pas sa course dans une dévotion idolâtre envers les créatures, mais qu'il nous tourne le cœur vers Dieu et vers le prochain.



Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

DOSSIER CRÉATION

COMBIEN D'ÉTOILES VOYEZ-VOUS ?



Aout 2003. New York, la ville qui ne dort jamais, s'assoupit. Dans une panne d'électricité historique, les gratte-ciels s'éteignent et révèlent un autre ciel. Du jamais vu pour les New-Yorkais. Quelle est donc cette étrange trainée lumineuse qui fend la nuit en deux ? Le service de police reçoit un nombre élevé d'appels téléphoniques de citoyens inquiétés par l'étrange spectacle de la... Voie lactée.



Il existe bel et bien des citadins pour qui l'observation du ciel nocturne et de ses myriades d'étoiles est inconnue. Et d'autres pour qui le fait de vivre dans une galaxie et d'en être témoin par une nuit sans lune ne veut strictement rien dire. Cet épisode somme toute anecdotique pose tout de même une question plus sérieuse : quel effet provoque sur la psyché l'extinction des étoiles due à la pollution lumineuse ?

Vous me direz peut-être qu'en quelques clics on peut atteindre des images grandioses du cosmos. Que l'œil nu est un bien pauvre instrument de toute façon pour saisir l'étendue véritable de notre univers. Mais en termes d'expérience existentielle, n'y a-t-il pas quelque chose qui se perd avec le virtuel et la lumière artificielle ?

Si les constellations urbaines voilent celles au-dessus de nos têtes, comment vivre ce sentiment élémentaire d'humilité et de petitesse devant l'infini qui nous surplombe ? Comment se laisser interpeler en temps réel par ces milliers d'autres soleils qui sont autant de points d'interrogation à nos origines ?

Le ciel vide et terne est l'image de l'horizon qui renferme l'homme sur lui-même. Comme si l'homme moderne, n'ayant nulle part où lever

la tête, était condamné à vivre dans un monde fait à son image, où se reflètent les lueurs de son firmament industriel comme dans un miroir.

Si avec les étoiles s'éteignait ce lien du sacré qui unit l'homme au reste du cosmos, siège de sa genèse ? « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », disait Pascal. L'homme d'aujourd'hui peut-il se laisser ainsi toucher ?

LA VOUTE SACRO-CÉLESTE

Pour Mircea Eliade, historien des religions, l'expérience religieuse se révèle dans la manifestation du sacré qui ouvre l'homme sur quelque chose de plus grand que lui.

Dans les religions archaïques, le ciel joue ce rôle d'élever l'homme à cette dimension tout autre. « La simple contemplation de la voute céleste provoque dans la conscience primitive une expérience religieuse. [...] Le ciel se révèle tel qu'il est en réalité : infini, transcendant. La voute céleste est par excellence "tout autre chose" que le peu que représente l'homme et son espace vital. Le symbolisme de la transcendance se déduit, dirions-nous, de la simple prise de connaissance de sa hauteur infinie. Le "Très-Haut" devient tout naturellement

un attribut de la divinité» (*Traité d'histoire des religions*).

La prière chrétienne du «Notre Père qui es aux Cieux», une des prières les plus populaires du monde, évoque bien cette idée du Dieu très haut. Si le christianisme se distingue toutefois des religions archaïques par le fait d'un Dieu radicalement distinct du cosmos, ses pères ont toujours reconnu que la nature porte la trace de son Créateur et qu'elle en est une première révélation de son existence.

Saint Paul, dans la lettre aux Romains, parle «des réalités invisibles de Dieu rendues visibles par ses œuvres à l'intelligence». Pour le théologien Jean Daniélou, le monde est un livre qui nous parle de Dieu: «Le cosmos tout entier prend une dimension symbolique. Les réalités qui le constituent, les étoiles, la régularité de leur cours, le soleil et son éclat, l'orage et la terreur qu'il inspire, le rocher et son immuabilité, la rosée et sa bénédiction, sont autant de hiérophanies, des manifestations visibles, à travers chacune desquelles un aspect de Dieu se manifeste. Tout être, étant une participation de Dieu, porte de Lui quelques vestiges» (*Dieu et nous*).

EN QUÊTE D'INFINI

Si aujourd'hui un fossé existe entre la science et la religion, la quête de chacune n'a jamais été complètement disjointe. Les racines grecques du mot *cosmologie* signifient «discours sur l'ordre de l'univers». L'étude de l'univers suppose donc que le monde est ordonné et intelligible.

Aux 16^e et 17^e siècles, la recherche scientifique est conçue comme un

moyen de comprendre la sagesse de Dieu manifestée dans la création. «Mais toi, Seigneur, tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids», énonce le livre de la Sagesse. Quelle aspiration profonde pouvait motiver Newton ou Galilée, sinon la croyance en l'unité et la symétrie du monde qu'ils tentent ardemment de décrypter?

Cette quête plurimillénaire du récit de nos origines, ce souci de maîtriser le temps et l'espace résident autant dans la construction d'équations complexes que par l'élaboration de mythes. Au fond, elle naît de l'étonnement devant l'immensité mystérieuse du cosmos. Une complexité qui nous échappe et qui se dérobe chaque fois que nous croyons l'avoir saisie.

On a longtemps supposé que l'univers se limitait aux 6 000 étoiles visibles à l'œil nu. Or, au fil des découvertes en astronomie, les dimensions de l'univers se sont avérées défier toujours plus les bornes de l'imagination.

C'est seulement depuis 1924 que nous connaissons la nature des taches floues dans le ciel, à la source de débats dans la communauté scientifique de l'époque. Grâce à la découverte de Edwin Hubble, le grand mystère des «nébuleuses» a été résolu: ces taches inconnues sont en fait d'autres galaxies comme la nôtre. Notre univers ne se limite pas à notre galaxie, comme on le pensait. Mais on était encore loin de se douter du nombre de galaxies dans l'univers.

Entre 2003 et 2004, les astronomes se sont amusés à pointer le télescope Hubble dans un des coins les plus sombres du ciel. La photo prise par Hubble a de quoi surprendre. Elle qui couvre une minuscule portion du ciel,

soit l'équivalent d'une tête d'épingle, dévoile 10 000 galaxies. Aujourd'hui, on estime que l'univers contient plus de 2 000 milliards de galaxies contenant chacune des milliards d'étoiles. Quand on sait qu'il y a autant d'étoiles dans l'Univers que de grains de sable sur la Terre, il y a certainement de quoi être pris de vertige.

ÉCLOSION COSMIQUE

C'est au terme d'une lente marche cosmique que l'homme apparaît dans l'univers et est à même de contempler le fruit de cette laborieuse évolution. Il faut compter environ 10 milliards d'années pour que le carburant des étoiles produise la matière nécessaire à la formation de la matière organique. Le calcium de nos os vient aussi loin que les étoiles que nous observons dans l'azur de l'été. Les contempler n'est rien de moins que regarder vers le lieu d'où l'on vient.

L'astronome Carl Sagan a placé l'apparition de l'homme sur un calendrier cosmique analogique. Si, sur une année, le big bang survient le 1^{er} janvier et que la Voie lactée est formée le 1^{er} mai, *Homo sapiens* apparaît seulement le 31 décembre à 23 h 56, telle une fleur cosmique qui vient d'éclore au terme de 13,7 milliards d'années.

Mais comme le pense le biologiste Jacques Monod, l'homme n'est-il qu'un pur accident dans l'univers? «L'univers n'était pas gros de la vie ni la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti au jeu de Monte-Carlo. Quoi d'étonnant à ce que, tel celui qui vient d'y gagner un milliard, nous éprouvions l'étrangeté de notre condition?»

Pour l'astronome, Trinh Xuan Thann, il en va tout autrement : « La capacité de notre cerveau à comprendre les lois naturelles n'est pas un simple accident de parcours, mais un reflet de l'intime connexion cosmique entre l'homme et le monde. »

Au sein de la communauté scientifique, les interprétations sur la place de l'homme dans l'univers divergent. Son existence marginale dans le vide intersidéral a-t-elle un sens ? La science ne peut répondre à l'interrogation, puisque le concept de sens est hors de son domaine d'objets ; or, la beauté qu'elle dévoile laisse penser que, si un tel sens existe, il doit être d'autant plus riche et profond.

FINEMENT AJUSTÉ

Le principe anthropique, formulé en 1974, énonce que les lois physiques de notre univers comportent un grand nombre d'ajustements fins sans lesquels la vie ne serait pas apparue sur Terre. Par exemple, si la constante gravitationnelle était légèrement plus forte, les étoiles auraient une existence trop brève pour que la vie planétaire évolue ; si la constante était plus petite, les étoiles ne seraient pas assez massives pour former les éléments lourds essentiels à la vie.

La vie sous la forme que nous connaissons n'aurait pas pu apparaître dans n'importe quel modèle de cosmos. En faisant varier les valeurs des constantes fondamentales et des conditions initiales de notre univers par modélisation sur un superordinateur, les scientifiques obtiennent pratiquement tous des univers stériles. D'autant plus que, parmi les univers considérés comme possibles

par les physiciens, le nôtre est dans une catégorie tout à fait marginale ; si l'univers est le fruit d'une expérience aléatoire effectuée sur l'ensemble des univers possibles, sa possibilité d'émergence est égale à zéro.

« L'existence d'un réglage précis pourrait être un heureux hasard. Mais l'existence de toute une série de réglages précis (à priori) indépendants les uns des autres, reposant sur les valeurs d'une quinzaine de constantes et d'un certain nombre de conditions initiales, pose de formidables questions », nous dit l'essayiste Jean Staune.

Sans confondre ce genre de considérations avec les preuves d'un Créateur, on peut penser qu'elles sont suffisantes pour fonder l'impératif d'un examen. Un esprit en quête de la vérité, devant une telle piste, ne saurait rester totalement indifférent.

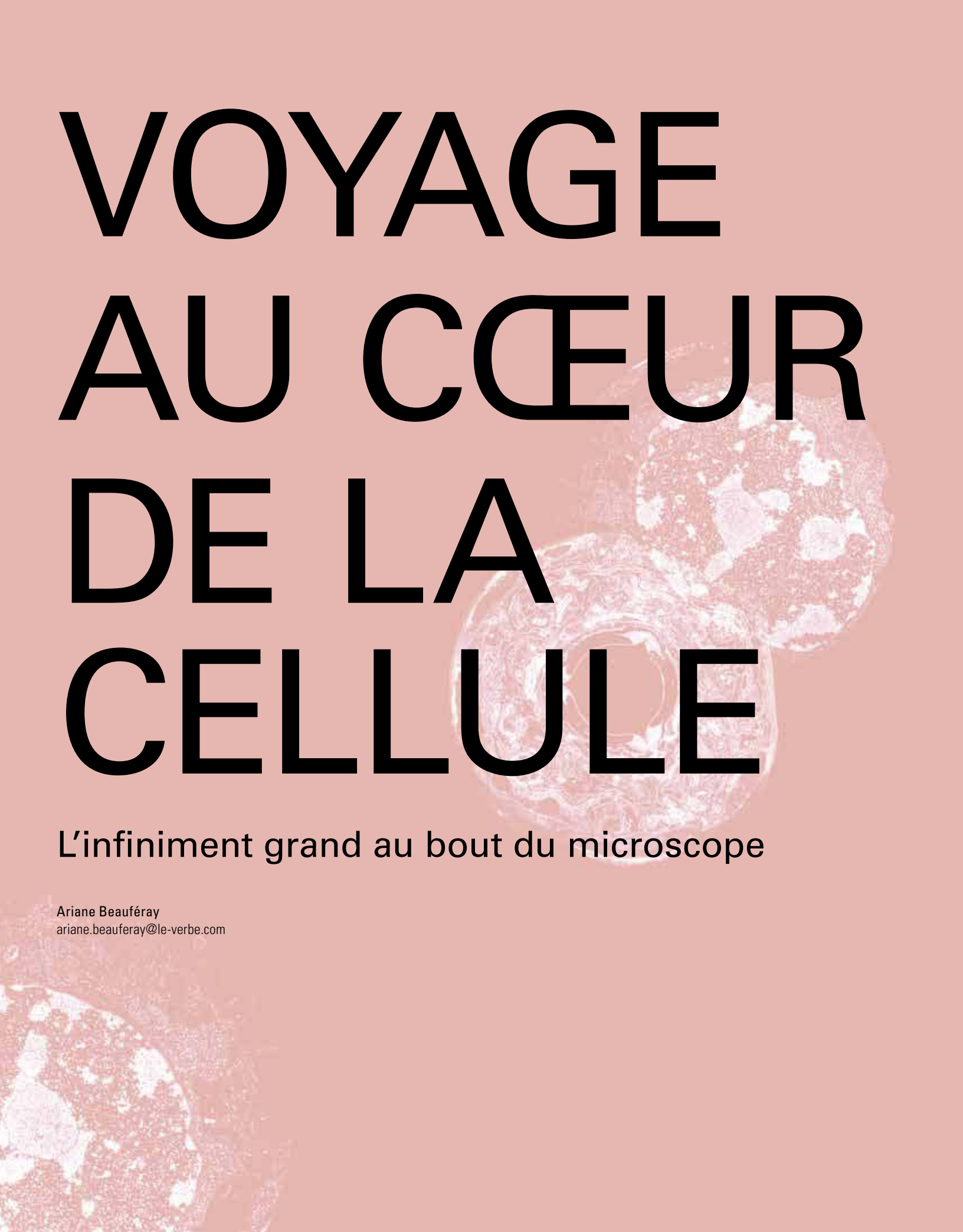
*

Pascal disait que l'homme est un « néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ». Loin du chaos urbain, par une nuit dégagée, pourquoi ne pas vous coucher dans l'herbe et méditer cette parole en vous perdant dans l'infinité du ciel ? « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que tu en prennes souci ? » ■

Sarah-Christine Bourihane travaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduit à produire un premier court-métrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.



VOYAGE AU CŒUR DE LA CELLULE

A faint, pinkish-red microscopic image of cells is visible in the background, showing various cellular structures and organelles.

L'infiniment grand au bout du microscope

Ariane Beauféray
ariane.beauferay@le-verbe.com

Vol Québec-Montréal. Mon vol est en retard : il fait tempête à Québec, en plein mois d'avril. Je n'aurai jamais ma correspondance vers l'Europe.

Dans l'avion, j'observe mes voisins. Il y a notamment un groupe de jeunes ; je suis frappée par leur beauté. Leur teint, leurs rires, leurs regards... À cet instant précis, ils ne se rendent pas compte de leur beauté. Et pourtant, ils s'en souviendront plus tard, sans doute avec nostalgie.

Cette nostalgie de la beauté, elle est en chacun de nous. Nous savons que la beauté existe, nous savons la reconnaître, mais nous ne savons pas pourquoi. Nous la recherchons partout, nous souhaitons quelquefois la créer seuls, nous en faisons parfois une quête ultime de vie. Elle est partout ; même en des lieux complètement invisibles.

Et si nous faisions un petit voyage – à défaut de franchir le quai d'embarquement de mon vol – pour découvrir les paysages d'une contrée inaccessible ? Bienvenue sur les terres de la cellule humaine.

VOS PAPIERS, S'IL VOUS PLAÎT

Contrairement à Québec, dans la cellule, le climat est stable ; il fait habituellement entre 36 °C et 38 °C, sauf en temps de guerre. Les organismes qui s'attaquent à la cellule sont courants, mais la chaleur permet généralement de neutraliser leur arsenal ; de nombreuses réactions chimiques ne fonctionnent plus au-delà d'une certaine température.

Il n'est pas facile d'entrer dans la cellule humaine : une barrière, la membrane plasmique, sépare l'intérieur de la cellule du monde extérieur. Pour passer, il faut soit être accompagné, soit détenir le bon visa. Par exemple, lorsqu'il y a beaucoup de sucres dans notre sang, l'insuline vient se poser sur un capteur spécifique de la cellule, qui s'ouvre alors pour accueillir les glucoses sans patrie.

D'autres voyageurs traversent plus facilement la membrane plasmique, comme les ions, qui se déplacent tout simplement par diffusion (s'il y a plus d'un ion à l'extérieur qu'à l'intérieur, alors l'ion rentre). Mais cela ne convient pas à la cellule : s'il y a trop d'ions sodium, cela fera rentrer de l'eau par osmose, ce qui risque de la faire éclater ! Une protéine membranaire, la pompe sodium-potassium, se charge donc de faire sortir le sodium (Kay *et al.*, 2019).

L'actionnement de la pompe demande beaucoup d'énergie, particulièrement dans le cerveau : chacun de nos neurones possède à sa surface un million de pompes qui font sortir 200 millions d'ions sodium par seconde, ce qui permet notamment de modifier la charge électrique des neurones et ainsi d'émettre des influx nerveux.

Nos passeports ont été vérifiés ; nous sommes entrés dans la cellule. Que découvrirons-nous à l'intérieur ?

VISITE DES MONUMENTS

Une fois la membrane traversée, nous pouvons vagabonder dans le cytoplasme comme bon nous semble.

La cellule sépare ses tâches dans différentes structures : les organites. Il y a la mitochondrie, centrale énergétique de la cellule ; les lysosomes, centres de recyclage ronds qui découpent les molécules abimées en petits morceaux réutilisables ; le cytosquelette, sorte d'ossature dynamique de la cellule qui lui donne sa forme, sert d'autoroute pour le transport de composants internes et permet également à la cellule de se déplacer...

Tout est extrêmement bien organisé. Et tout bouge, tout change, sans arrêt, au gré des activités intérieures et extérieures.

L'ORIGINE DE TOUT

Vous aurez sans doute remarqué une infrastructure différente des autres. Elle est gigantesque et bien gardée : il s'agit du noyau de la cellule. Beaucoup de virus tentent de s'y introduire pour prendre le contrôle de la cellule, en ajoutant leurs règles à l'acide désoxyribonucléique (ADN). Ah ! l'ADN ! Tout le monde en parle, tout le monde veut le voir et le comprendre. Mais qu'est-ce au juste ?

L'ADN est le grand livre de recettes de la cellule. Vous avez besoin d'une chaperonine, cette protéine en forme de shaker qui replie correctement les protéines ? La recette est dans l'ADN. La peau du bébé en gestation commence à avoir une épaisseur intéressante et il est temps de la pigmenter ? La recette est dans l'ADN.

Composé de deux filaments enroulés, l'ADN présente 3,3 milliards de caractères (les nucléotides) qui correspondent à environ 20 000 recettes (les gènes) rangées dans 23 paires de volumes (les chromosomes). La moitié des chromosomes proviennent de la mère, et l'autre du père.

On ne pourra malheureusement pas entrer dans le noyau cellulaire (il faut un passeport diplomatique), mais je peux bien vous décrire un peu ce qui s'y passe. Ça s'agite, là-bas aussi.

L'ADN ne sort jamais du noyau (il est bien trop précieux !). Cependant, il faut bien qu'on puisse le lire pour que la cellule fonctionne correctement. Une bibliothécaire, l'acide ribonucléique polymérase (ARNP), se charge de

lire l'ADN et d'en retranscrire des parties qui pourront sortir du noyau.

Selon sa spécialité, l'ARNP produit donc des ARN messagers (transcription d'une recette de protéine), ainsi que des ARN qui ne seront pas traduits en protéines, tels que les ARN de transfert, ces petites structures qui parcourent la cellule à la recherche d'acides aminés pour construire les protéines. Les ARN messagers seront traduits par le ribosome, maître d'œuvre de la construction des protéines.

D'OÙ VIENT L'ADN ?

Comprendre d'où vient l'ADN est un vrai casse-tête.

Tout le vivant (et même le moins vivant, comme les virus) a son livre de recettes. Dans leur célèbre expérience de 1953, Stanley Miller et Harold Clayton Urey ont reproduit dans un ballon les probables conditions de la terre primitive (eau, foudre, méthane, etc.), ce qui a entraîné la formation de molécules à la base de la vie, telles que des acides aminés (qui composent les protéines). La première cellule serait-elle née de cette soupe primordiale ? Ou bien la vie proviendrait-elle d'ailleurs : serait-elle finalement extraterrestre ?

La vie existe depuis plus de 3,5 milliards d'années. Elle a eu le temps de changer, et les fossiles le montrent bien. Supposer une origine extraterrestre de la vie ne fait que déplacer le problème ailleurs. Et réussir à produire des briques par hasard en mélangeant des matériaux ne donne pas une maison, peu importe le temps qu'on passe à voir s'accumuler des briques.

La vie a-t-elle pu arriver par hasard ? Pourquoi l'ADN, et pourquoi la reproduction effrénée des cellules, des individus, des espèces ?

Comme le résume si bien saint Thomas d'Aquin, tout effet a une cause. Notre ADN provient de nos parents, et le leur de leurs parents, et ainsi de suite. Et l'ADN s'est constitué une première fois à cause d'autre chose, un événement existant avant lui. Si l'on remonte ainsi un nombre incalculable de fois, on en arrive à la conclusion qu'il y a forcément eu une première cause : une origine de tout, un premier domino qui a fait tomber les autres.

Contrairement à la vie si agitée, la première cause est immobile : rien ne la bouge, elle est hors du temps. Si l'ADN est lu, c'est parce qu'on a besoin d'une protéine. Si on a besoin d'une protéine, c'est parce qu'une partie de la membrane cellulaire s'est brisée. Et ainsi de suite ; dans la vie, tout est réaction. Mais comme rien ne la précède, la cause originelle ne réagit pas : elle agit d'elle-même.

La première cause est également incroyablement intelligente, puisqu'elle est à l'origine de l'incroyable ordre du vivant. L'ADN contient les gènes, qui sont lus, transcrits, traduits en protéines, et les protéines utilisées, et la cellule organisée, etc. La cause originelle ne peut pas être chaotique et désordonnée, puisque la vie ne l'est pas.

Cette cause existe également nécessairement : elle ne peut pas ne pas exister, contrairement à bien des choses. Il y a des milliards d'ADN différents, et il y en aura encore d'autres, et certains sont possibles mais n'existeront jamais. Si l'on peut exister comme ne pas exister, il y a un possible moment où rien n'existe ; si la cause originelle a la possibilité de ne pas exister, alors rien n'existerait.

Cette cause est finalement parfaite. Rien que cela !

Par contre – je ne vous l'ai pas dit –, notre ADN n'est pas parfait. Il manque parfois une page à notre livre de recettes, une autre est froissée, une autre encore est illisible et une dernière se retrouve en annexe alors qu'elle aurait dû être placée en introduction. Il en résulte des dysfonctionnements, des maladies et des différences. « De même que toute chaleur dérive du feu qui en est la source, de même toute perfection relative découle de la perfection absolue », dit saint Thomas (Sineux, 2001, p. 22). Contrairement à l'ADN, la première cause de tout est nécessairement parfaite.

Et cette première cause nécessaire, intelligente, immobile et parfaite, on l'appelle Dieu.

QUI DE NOUS EST LE PLUS GRAND ?

Notre voyage s'achève, il est temps de revenir à l'échelle humaine. Mon avion vient également d'atterrir à Montréal ; nous sommes tous sains et saufs. Mais non, pas tous.

Comprendre le fonctionnement de la vie fait parfois naître un désir très ancien : et si je changeais un peu les choses, qu'est-ce que cela donnerait ? Est-ce que... ce ne serait pas mieux ?

Ah ! l'intention est toujours bonne. Éradiquer la maladie, diminuer la souffrance, améliorer nos performances... Mais l'acte, lui, est rarement bon. La main humaine saisit quelque chose de terriblement complexe et veut le mettre à son goût.

Certains de nos frères ont des chromosomes en plus ? Ils ont beau se déclarer heureux ainsi et leurs familles aussi (Skotko *et al.*, 2011 et 2015), il semble qu'il vaille mieux les dépister avant la naissance, puis les faire disparaître.

La cause originelle ne peut pas être chaotique et désordonnée, puisque la vie ne l'est pas.

Et c'est ainsi que plus de 95 % des enfants trisomiques ne voient pas le jour.

Notre intelligence est bien limitée : pourquoi ne pas modifier le génome de nos enfants afin d'améliorer leurs performances ? Et c'est ainsi que les premières jumelles modifiées sont nées en 2018, et transmettront leurs modifications artificielles à leurs enfants, sans que nous sachions quelles conséquences cela aura (Schaeffer, 2019).

La souffrance entraînée par la maladie est terrible et révoltante : maintenant que nous le pouvons, pourquoi ne pas supprimer toutes les zones sensibles de notre ADN et nous éviter ainsi bien de possibles tracas ? Nous l'avons fait cette année dans une cellule humaine (Smith *et al.*, 2019).

De son côté, l'éthique se tait : elle n'a pas le temps, tout va trop vite, elle ne sait pas.

N'avons-nous rien retenu de l'histoire humaine ? Quand ferons-nous taire ce serpent qui nous siffle sans relâche à l'oreille que nous pouvons tout faire, que nous serons un jour comme des dieux ?

Mes voisins de vol parlent bien joyeusement. J'ai compris qu'ils partent vers Paris ; ils sont un peu déçus, car le retard de vol entraînera la perte d'une journée de visite de la capitale. Cette ville a tant à offrir ! Et pourtant, là-bas aussi, les plus beaux monuments peuvent s'effondrer. Même la belle Notre-Dame ne s'éternise pas ; si les plus belles œuvres de nos mains ne peuvent durer, que penser des œuvres incertaines que nous tentons de réaliser au cœur de la vie ?

Et si, plutôt que de mettre imprudemment le doigt dans les engrenages cellulaires, nous cherchions à connaître celui qui en est l'origine ? ■

Ariane Beauferay, épouse et mère de deux enfants, est doctorante en aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

Pour aller plus loin :

Alan R. Kay et Mordecai P. Blaustein, « Evolution of our understanding of cell volume regulation by the pump-leak mechanism », *Journal of General Physiology*, vol. 151, n° 4 (février 2019), p. 407-416.

Frédéric Schaeffer, « Cette nuit en Asie : les bébés "OGM" chinois sont-ils dotés d'un super-cerveau ? », *Les Échos*, 22 février 2019, [en ligne]. [www.lesechos.fr/monde/chine/cette-nuit-en-asie-les-bebes-ogm-chinois-sont-ils-dotes-dun-super-cerveau-993214]

Raphaël Sineux, *Sommaire théologique de saint Thomas d'Aquin. Première partie et deuxième partie, première section*, Paris, Pierre Téqui, 2001, 325 pages.

Brian G. Skotko, Susan P. Levine et Richard Goldstein, « Self-perceptions from People with Down Syndrome », *American Journal of Medical Genetics*, vol. 155, n° 10 (septembre 2011), p. 2360-2369.

Brian G. Skotko, Susan P. Levine, Eric A. Macklin et Richard D. Goldstein, « Family Perspectives About Down Syndrome », *American Journal of Medical Genetics Part A*, vol. 70A (décembre 2015), p. 930-941.

Cory J. Smith, Oscar Castanon, Khaled Said, Verena Volf, Parastoo Khoshakhlagh, Amanda Hornick, Raphael Ferreira, Chun-Ting Wu, Marc Güell, Shilpa Garg, Hannu Myllykallio et George M. Church, « Enabling large-scale genome editing by reducing DNA nicking », *bioRxiv* (mars 2019), 16 p.





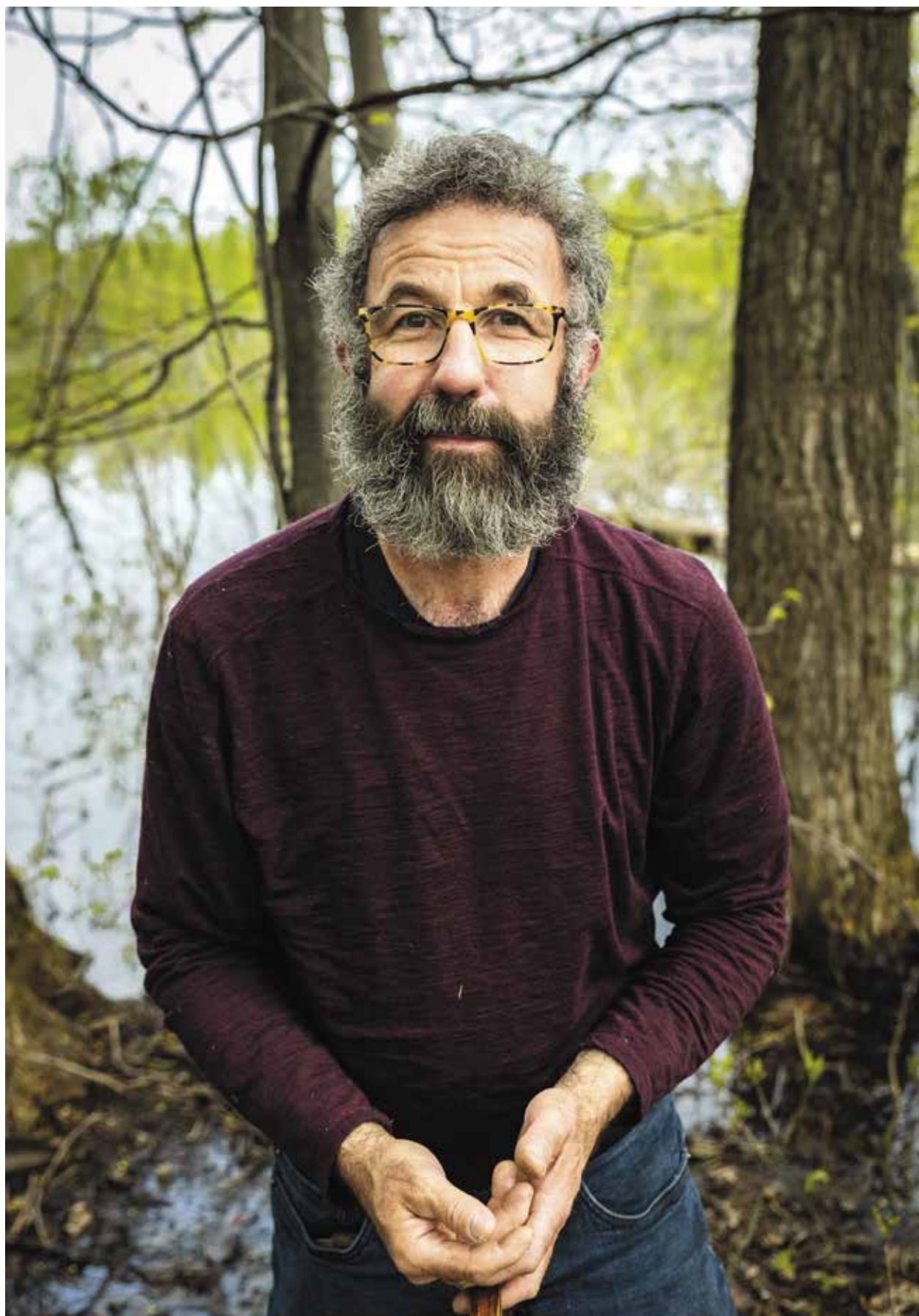
Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos: Marie Laliberté

Écouter la forêt qui pousse

À la chasse aux morilles avec Gilbert

À l'orée des peupliers, Gilbert s'efface. Les yeux écarquillés derrière ses lunettes dorées, il cherche une petite tête alvéolée sous les feuilles mortes qui crépitent à son passage. Son nez flaire le parfum de sous-bois indiquant la présence de la morille blonde ou conique, ce champignon rare et éphémère du printemps.





Les morilles, ça goûte le ciel

Certains font de la chasse à la morille une véritable ruée vers l'or. Ce champignon au goût de noisette, pur bonheur des gastronomes, est le plus prisé au monde après la truffe. Son commerce, qui rapporte des milliards de dollars annuellement, a de quoi attirer les cueilleurs dans les coins les plus reculés du pays.

D'autres encore courent les bois simplement pour le bon plaisir. Gilbert est de ceux-là. Enfin, presque. Dans un groupe de mycologues avertis, le barbu à l'allure d'un moine se démarque tout de même par sa démarche atypique. S'il se passionne pour les champignons depuis maintenant 20 ans, c'est surtout

sa passion pour Dieu qui le conduit à arpenter avec un air enchanté les lisières des boisés.

Difficile d'entretenir une discussion soutenue quand on est sans cesse à l'affût d'un chapeau marron qui dévoilera la talle bénie. Mais je réussis tout de même à lui extirper quelques mots en chemin en le suivant de près.

Pourquoi cueilles-tu des champignons, Gilbert ?

« Ah ! je viens surtout ici pour le bonheur de me reposer et simplement pour la joie d'être surpris devant ces petits miracles qui sortent de terre. Les champignons, je ne connaissais pas ça avant. Quand on marchait dans le bois, bien





souvent, on les écrasait. Ma femme et moi, on en ramasse aujourd'hui quarante sortes par été.

«Attends un peu... Ah non ! Je pensais en avoir vu un.

«Ce qui m'inspire aussi est de savoir qu'ils vont finir dans notre assiette et qu'on va les faire cuire dans une belle casserole avec de la crème. Parce que les morilles, ça goute le ciel, ça goute le bonheur.»

On entend le crapaud des sables

Aux côtés d'un cueilleur contemplatif, le marathon de la morille est plutôt paisible, puisqu'on s'arrête à tout moment. Tantôt c'est le chant de la sittelle, tantôt l'éclat du chardonneret jaune, tantôt le vent dans les feuilles virevoltantes qui l'prend et détourne son attention.

«Quand tu cueilles des champignons, tu écoutes les oiseaux, tu respirez la forêt, tu rends grâce à Dieu à quel point il est beau.»

On dit qu'une forêt qui pousse fait moins de bruit qu'un arbre qui tombe. On pourrait dire que Gilbert prête davantage l'oreille à l'entendre pousser, lui qui n'a jamais rencontré Dieu dans les coups d'éclat et le tumulte. Il aime surtout l'entendre dans le silence délicat d'un autre rythme, quand l'âme goute à la quiétude pour être tout ouïe à ce qui l'environne.

«Ce qui est magnifique chez la nature, c'est que la création se continue en ce moment, sous nos yeux. Dieu a créé le ciel et la terre, et ça continue toujours. Il y a un arbre qui pousse, il y a des

champignons qui sortent de terre, il pleut, il y a des oiseaux... la création est toujours en mouvement, au fond. Dieu n'a pas créé le monde une fois pour toutes, mais le recrée à tous les instants. Quand on cueille des champignons, il y a toujours un contact avec Dieu qui a créé tout ça. Oh ! regarde le cerisier en fleurs.»

En parfaite symbiose

Les champignons font partie de tout un écosystème. Ils en sont même les initiateurs. Depuis leur apparition sur terre, les plantes collaborent avec les mycètes pour vivre. En grugeant la roche et la matière en décomposition, les champignons, par leur mycélium, enrichissent de minéraux les plantes de toute la planète. Sans eux, la végétation luxuriante de la terre n'aurait pas vu le jour. De la mort, les champignons donnent la vie.

Cette intime connexion, Gilbert s'en émerveille. Il la reconnaît dans le type de champignon qui pousse à un endroit par les espèces d'arbres qui peuplent un paysage. Il m'explique que les morilles poussent sous les peupliers, ou les bolets, par exemple, sous les chênes.

Mais bien plus, sa foi participe à cette connexion. Pour lui, tout est lié. Sa foi et les champignons sont en parfaite symbiose.

«Dans la Genèse, Dieu dit : "Que la lumière soit", et la lumière fut. Ce qui me frappe surtout est que le même Verbe qui a créé le ciel et la terre s'est fait homme pour mon salut. C'est lui qui a fait tout ce que je vois ici, dont les champignons. La création, Dieu a fait ça pour nous. Évidemment, il faut s'en occuper et ne pas la détruire.»



La messe est dite

Avec son panier en osier en mains et son petit couteau prêt à opérer, Gilbert s'enthousiasme quand il voit apparaître le champignon en dentelle qui surgit hors de terre. À plat ventre, il savoure des yeux le fruit d'une quête minutieuse, source d'une joie certaine.

Si la récolte est maigre cette année, Gilbert n'est pas déçu pour autant. Il accepte que la nature ait ses rythmes. «Même si ça fait 20 ans qu'on en ramasse, je ne m'habitue pas. C'est comme toujours nouveau. Il ne faut pas s'habituer à ce que Dieu nous donne, ce n'est jamais banal.»

Justement, avant d'épouser la foi chrétienne, Gilbert fréquentait la messe par habitude. Après une rencontre plus personnelle avec Dieu, la messe a pris pour lui une forme insoupçonnée.

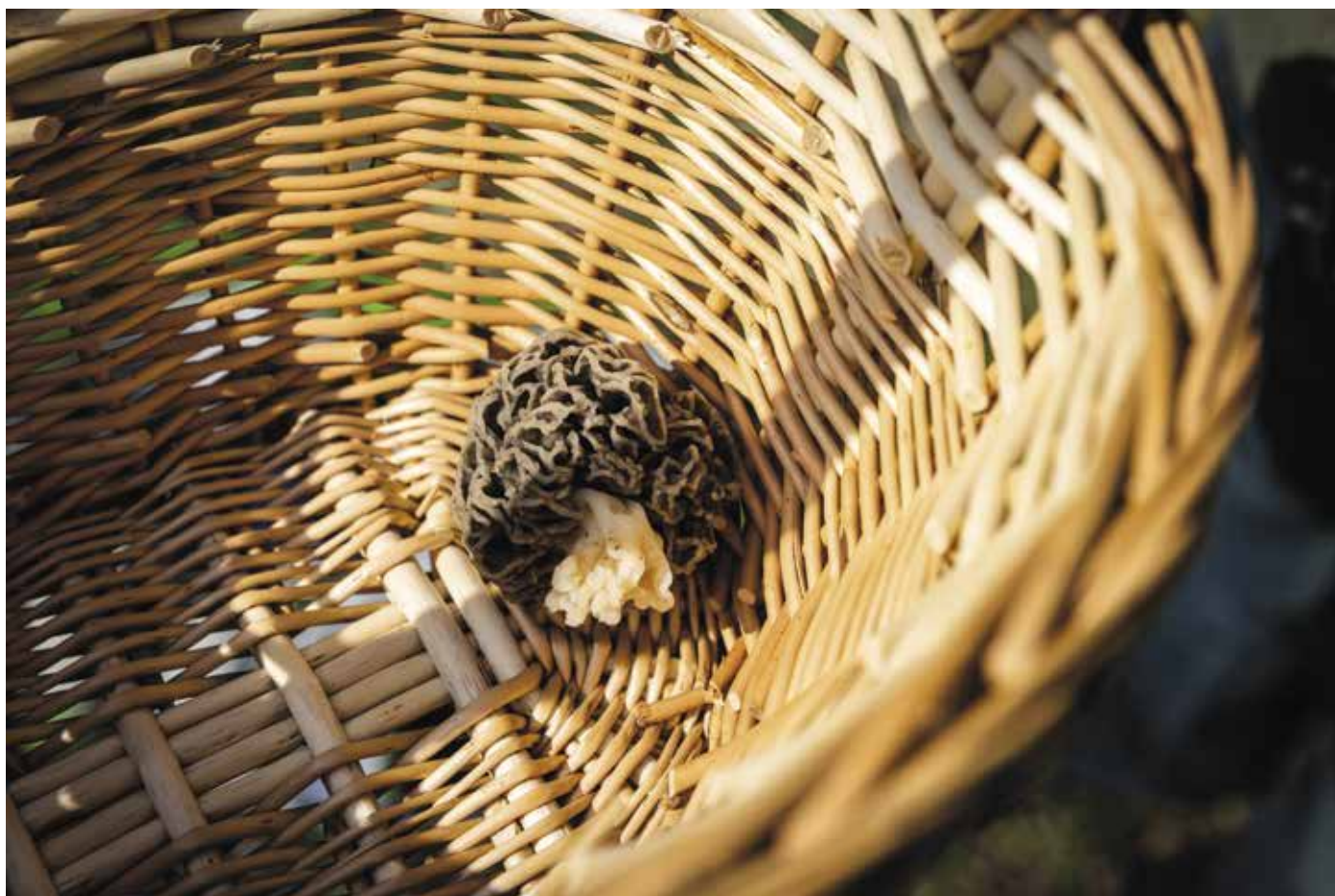
«Après ma conversion, quand j'allais à la messe le dimanche, c'était

devenu vrai. J'allais vraiment à la rencontre du Seigneur. Quand la messe était finie, je me disais : "C'est tout ? On dirait qu'on n'a même pas commencé." La messe n'était pas assez longue. Quand on va aux champignons, c'est comme une prière. Il n'y a plus de temps.»

Si l'on prête à Dieu bien des attributs, pour Gilbert, l'attribut principal de Dieu est certainement qu'il est beau. Il sait l'admirer dans ses frères et sœurs, sa femme, et aussi dans le chant des oiseaux et dans les champignons.

«Regarde là-haut, le pic flamboyant en train de chanter», me dit-il une dernière fois avant le départ.

«Il est déjà 16 h !» L'aiguille de la montre a rattrapé Gilbert et sa femme, qui auraient encore continué la cueillette en ce bel après-midi de mai. Mais après tout, il faut bien rentrer pour cuisiner et déguster ces petits morceaux de ciel. ■



Pascale Bélanger
 pascale.belanger@le-verbe.com

Investir au minimum sa cuisine



Dans le dernier numéro du *Verbe*, Ariane Beauféray nous décrivait l'art du minimalisme – ou de la sobriété –, qui peut très bien s'inscrire dans la vision chrétienne du bonheur. Pascale Bélanger, nutritionniste et chroniqueuse à notre émission de radio *On n'est pas du monde*, prend le relai et poursuit l'analyse de cette grande tendance mondiale du tout-mini en l'appliquant à notre alimentation.

«La sobriété, qui est vécue avec liberté et de manière consciente, est libératrice. Ce n'est pas moins de vie, ce n'est pas une basse intensité de vie, mais tout le contraire ; car, en réalité, ceux qui jouissent plus et vivent mieux chaque moment sont ceux qui cessent de picorer ici et là en cherchant toujours ce qu'ils n'ont pas [...]. Ils ont ainsi moins de besoins insatisfaits et sont moins fatigués et moins tourmentés.»

Alors que nous pourrions prêter ces mots à tous nos apôtres du minimalisme, ce sont plutôt ceux de notre Saint-Père, rédigés en 2015 dans sa lettre encyclique *Laudato si'*.

Eh non ! Le minimalisme, ce courant de l'heure qui tend à contrer la surconsommation et les impacts de celle-ci, n'annonce rien de nouveau !

Si ce mouvement antigaspillage remplit autant le fil d'actualité de nos comptes Facebook, Instagram et compagnie, c'est bien parce qu'il s'inscrit en réaction contre un trop-plein de possessions (et de pollution) qui n'est pas sans conséquence sur notre santé humaine et planétaire.

Cela étant dit, comment passer *réellement* de la théorie à la pratique ? Comment acheter moins, ou mieux ? Même si cette quête de simplicité était le quotidien «ordinaire» de nos aïeux, la grande différence demeure maintenant dans son application. Par où commencer ? Ne faut-il pas carrément lutter contre nos désirs d'accumuler plus, et toujours plus ?

Nos demeures sont souvent les premiers témoins de cet encombrement, emblème par excellence de notre société «civilisée». Sans dresser la liste de tous les objets contenus

dans nos domiciles, il convient peut-être, pour commencer, de s'arrêter à nos cuisines et à nos salles à manger. Après tout, l'alimentation occupe une grande place dans notre vie.

LE GRAND PARADOXE

Alors que nous sommes des milliers à acheter une panoplie de produits liés de près ou de loin à notre alimentation, il semble que nous n'ayons jamais aussi peu cuisiné et... autant jeté. Si l'on se fie aux ventes populaires chez les libraires, nous empilons des tonnes de livres de recettes dans nos bibliothèques.

Les petits et grands commerces nous proposent aussi des gadgets de toutes sortes pour remplir les tiroirs de nos (nombreux) comptoirs. Allant du presse-ail au zesteur, des appareils de plus en plus ingénieux pour nous simplifier la tâche se multiplient : machine à pain, mijoteuse, cuiseur à riz, batteur sur socle, autocuiseur, mélangeur(s), et j'en passe.

Bref, si nous dressons la liste des objets contenus dans notre cuisine, nous pouvons en avoir le vertige.

Viser le minimalisme dans notre cuisine serait, à mon avis, d'abord se donner les moyens pour arriver à cuisiner davantage. Nous travaillerons par le fait même à réduire la production de nos déchets alimentaires. Parce qu'en cuisinant, nous réduisons nécessairement l'achat de multiples emballages inhérents aux produits (sur)transformés du commerce. Nous pouvons aussi diminuer – voire éviter – les pertes en achetant les aliments dans les quantités justes selon nos besoins.

Et attention ! Qui dit cuisiner ne dit pas nécessairement tenter de rivaliser avec les talentueux chefs cuisiniers.

LES PRÉALABLES

Avant d'en venir à adopter une nouvelle habitude, il convient de mettre toutes les chances de notre côté, non ?

Qui aime investir un espace désordonné ? Nous avons plutôt tendance à fuir les endroits bordéliques. Ainsi, pour que notre cuisine devienne ce lieu invitant qui

nous pousse à passer quelques minutes de notre précieux temps, libérons nos comptoirs et armoires. Les objets à usage unique sont souvent encombrants, en plus de servir très peu souvent. Alors, exit les assiettes à fondue, les ciseaux à fines herbes ou le mélangeur à crêpe.

Une fois que notre espace est moins encombré, il devient *de facto* plus fonctionnel. Nous arrivons à *voir* ce que nous possédons ! Nous pouvons ainsi en prendre plus soin et, surtout, nous en servir réellement ! Prenons l'exemple d'un réfrigérateur trop plein. Nous ne savons plus quelles sauces nous avons achetées et quels condiments il nous reste. Résultat : nous rachetons, puis nous jetons !

En désencombrant nos armoires et notre frigo, nous pouvons également mieux planifier ce que nous allons manger. Puis, au fur et à mesure que nous planifions notre menu, nos achats se simplifient et il n'est pas rare que notre facture d'épicerie diminue.

POUR UNE POUBELLE MINCEUR

Si l'on se fie aux données concernant le gaspillage alimentaire, il semble que les ordures dans nos cuisines ne sont pas négligeables. Le récent ouvrage *La consommation dont vous êtes le z'héros*, de Florence-Léa Siry, figure de proue du mouvement zéro déchet au Québec, révélait que le tiers de la production globale de denrées alimentaires nous poubelles !

En désencombrant notre cuisine, en planifiant nos repas, nous nous prédisposons pour cuisiner davantage, et ainsi éviter les pertes. Viser le minimalisme dans notre cuisine, ce ne peut être que cela. Et à mon avis, c'est là l'essentiel. ■

Pascale Bélanger se passionne pour la littérature, la philosophie et la nutrition. Elle aime aller à la rencontre de l'Autre et apprendre chaque jour un peu plus sur l'être humain et sur sa magnifique complexité.

Pour aller plus loin :

Pape François, *Lettre encyclique Laudato si' du Saint-Père François sur la sauvegarde de la maison commune*, 2015, 190 pages.

Florence-Léa Siry, *La consommation dont vous êtes le z'héros : petit guide pratique pour s'initier au mode de vie zéro déchet*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2018, 166 pages.



Valérie Laflamme-Caron
valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

LE GAZON EST-IL PLUS VERT DANS LA PAROISSE VOISINE ?

À la rencontre du Groupe d'action en écologie intégrale

François Goyette, membre du Groupe d'action en écologie intégrale.
Photo : Marion Desjardins



Lorsqu'ils ont pris connaissance pour la première fois de l'encyclique *Laudato si'*, publiée en 2015, des paroissiens de la communauté Notre-Dame-de-Foy se sont sentis interpellés. Il n'en fallait pas plus pour que prenne forme le Groupe d'action en écologie intégrale. Nous avons rencontré Joseph, Lise et François (photo) afin qu'ils nous partagent leurs espérances.

L'histoire commence alors qu'une poignée de paroissiens de Sainte-Foy a voulu répondre à l'appel du pape qui, dans *Laudato si'*, nous invitait à nous engager pour la sauvegarde de la maison commune. Ils ont d'abord rempli l'église à l'occasion d'une conférence donnée par André Beauchamp, théologien et consultant en environnement. Devant l'enthousiasme suscité par l'évènement, le curé a encouragé la formation d'un comité qui allait devenir le Groupe d'action en écologie intégrale (GAÉI).

Près de trois ans plus tard, le GAÉI met en œuvre différents projets qui visent à développer, incarner et diffuser une spiritualité de l'écologie.

Lors de la création du GAÉI, les pistes d'action possibles étaient nombreuses. Gestion de l'énergie, catéchèse, conférences, création d'un jardin collectif... Réunis en assemblée, les membres du GAÉI ont opté pour trois pistes : la réduction de l'empreinte écologique des activités paroissiales, la promotion de l'écologie intégrale au moyen d'activités de communication et la participation du groupe à des événements publics afin de témoigner de la solidarité à l'égard des personnes qui souffrent des pratiques dommageables à l'environnement.

AUX SOURCES DE L'ENGAGEMENT

François est comptable de formation. Il a mené la majeure partie de sa carrière en publicité. C'est à la lecture de l'ouvrage *Virage global*, de Ervin

László, qu'il a entamé un processus de conversion écologique.

«C'est un livre qui a été mis sur mon chemin de façon providentielle, dans les dédales d'une librairie usagée. Le titre m'avait accroché, mais je ne l'ai pas lu immédiatement. Quand je suis retombé dessus, deux ans plus tard, je l'ai dévoré. C'est un ouvrage qui dit que notre façon de nous comporter ne fonctionne pas et qu'il va falloir changer de paradigme. J'ai trois enfants et quatre petits-enfants. Ça m'a percuté, m'a conscientisé et m'a mis en marche.»

Au fil de ses apprentissages, François a mené de façon intensive un ensemble de recherches sur les questions sociales et environnementales. Il évalue à plus de mille heures le temps consacré à cette démarche.

Lorsqu'il a été mis en contact avec le GAÉI, il y a vu une occasion de mettre en action ses connaissances.

COMMENT AGIR ?

De son côté, Lise, enseignante retraitée de la formation aux adultes, a été impliquée dans plusieurs campagnes de Développement et Paix. Cet engagement l'a amenée à voir les liens intimes entre la justice sociale et la justice environnementale.

«J'ai compris que notre façon de vivre, de nous approprier les ressources d'autrui, et ce, partout dans le monde, était la cause de beaucoup de souffrance.»

Pour elle, si la réduction de l'empreinte écologique semble aller de soi, il lui est difficile de générer les changements nécessaires pour que son Église devienne plus verte. Elle évoque un événement où elle a dû faire de la réduction des déchets son principal cheval de bataille. Il était question ici de choses aussi simples que de choisir de la vaisselle réutilisable ou de proposer un système de compost. Joseph explique cette réticence par le fait que les personnes qui travaillent en Église en ont déjà plein les bras :

«Les gens voient ça comme quelque chose à faire en plus. Comme les personnes ont déjà investi beaucoup d'énergie dans la pastorale, elles ont l'impression de ne plus en avoir pour l'écologie. Dans les faits, plusieurs changements ne sont pas si exigeants. Il suffit de changer ses habitudes.»

François, quant à lui, s'est spécialisé dans l'offre de conférences. À l'université comme en paroisse, il partage les fruits de ses études. Son plus grand défi a sans aucun doute été d'aller à la rencontre d'adolescents dans une école secondaire où il avait été invité dans le cadre d'un cours d'éthique et culture religieuse.

«La difficulté était de trouver un ton juste. Je voulais susciter chez eux une prise de conscience sans les décourager par rapport à l'avenir. Quand j'ai demandé à la classe qui était préoccupé par les questions environnementales, tous ont levé la main. Lorsque je leur ai demandé ce qui les préoccupait plus spécifiquement, ils sont restés silencieux. Les jeunes éprouvent beaucoup d'anxiété concernant la suite du monde, mais ont peu d'outils pour articuler ces questions.

«Afin d'être ajusté au contexte d'une école publique, donc laïque, j'ai amené le tout sous l'angle de la notion de morale. Le contexte actuel nous amène à choisir entre le bien et le mal. Le bien est de prendre soin de notre maison commune.»

DE L'ACTION SOCIALE EN ÉGLISE

Agent de pastorale, Joseph a migré de la Beauce vers le plateau de Sainte-Foy. Dès son entrée en poste, il a été informé des activités du GAÉI. On lui a parlé des personnes dynamiques et soucieuses de créer des ponts avec d'autres groupes de défense de l'environnement. Il s'est engagé à les soutenir et à servir de lien avec la paroisse.

À la naissance du GAÉI, les membres ont eu des échanges afin de déterminer s'ils y accolaient, ou pas, le nom de la paroisse. Lise raconte : «Des gens craignaient d'être mal perçus au sein de la paroisse et à l'extérieur, d'un côté comme de l'autre. J'y ai vu une belle occasion de montrer un visage différent de la foi, de l'Église et des croyants, d'où l'intérêt de s'identifier. Je suis plutôt contente quand ça surprend les gens.»

François, lui, n'a jamais senti d'animosité :

«Nous n'avons plus d'autre choix que de travailler ensemble. Pour vaincre, nous devons ramer dans le même sens. Il faut coopérer, même si nous ne partageons pas la même vision sur le plan spirituel et religieux. Je souhaite que nous restions en réseau avec les organismes qui partagent nos préoccupations.

«À nos premières rencontres, les Amis de la terre étaient là, le Groupe de simplicité volontaire aussi. L'enjeu, je le répète, est de protéger notre maison commune.»

UNE CULTURE À TRANSFORMER

Jusqu'à maintenant, plusieurs efforts menés par le GAÉI n'ont pas eu de résultats visibles. Joseph rappelle que seule une faible proportion des paroissiens se mobilisent pour leurs activités. Plusieurs

Il faut nous
efforcer de
développer une
culture de la
création, une
compréhension
du lien qui
unit les
personnes à leur
environnement.

n'ont probablement jamais même été en contact avec l'écologie intégrale. François évoque une certaine culture de l'Église pour expliquer cet état de fait.

«Je pense qu'au Québec, dans l'Église, on a été des gens relativement passifs. Le curé s'avancait à l'avant, il disait la messe, on écoutait son homélie et on retournait chez nous. On vivait notre vie en se rattachant à certaines valeurs, sans plus. Le défi environnemental demande de s'engager dans l'action, de devenir partie prenante d'un changement. Dans nos communautés, les gens sont habitués à une certaine façon de fonctionner. Il faut arriver à ébranler les mentalités.»

Pour Lise, l'écologie est le nouveau pauvre dont l'Église doit s'occuper :

«Je pense que, pour beaucoup de croyants, la foi est quelque chose qui se vit entre Dieu et eux seuls. J'ai certains amis qui sont très religieux. Ils sont engagés dans le soin des malades, des mourants et des plus démunis. Il faut nous efforcer de développer une culture de la création, une compréhension du lien qui unit les personnes à leur environnement. À travers *Laudato si'*, le pape propose de rétablir cette relation entre l'homme et la création.»

Depuis qu'il cultive son jardin biologique dans la campagne de Bellechasse, François réalise à quel point il a vécu déconnecté de la nature. Quand, durant l'été, il ne pleut pas pendant plusieurs semaines, il s'inquiète de ses carottes. Pendant ce temps, les urbains se félicitent d'avoir un bel été :

«Le monde économique nous pousse à ça. Depuis la révolution industrielle, notre rapport à la nature est devenu utilitaire. Si j'ai besoin de bois, je rase la forêt. Si j'ai besoin de minéraux, je fais exploser la montagne. On domine la nature, on en fait ce qu'on veut. On se croit les rois de la terre. L'Église étant composée

d'êtres humains, elle participe aussi à cette dynamique.»

NOURRIR L'ESPÉRANCE

Dans ses activités, le GAÉI préfère parler de lien avec la nature plutôt que de lien avec l'environnement. Pour ses membres, l'environnement est trop souvent perçu comme un décor, un fond de scène où se joue la saga de l'humanité. Dans ce discours, il n'y aurait pas de place pour la valeur intrinsèque de toutes les espèces vivantes. À la suite du christianisme, l'écologie intégrale propose une vision du monde où tout est relation. Pour Lise, c'est d'abord une façon d'être :

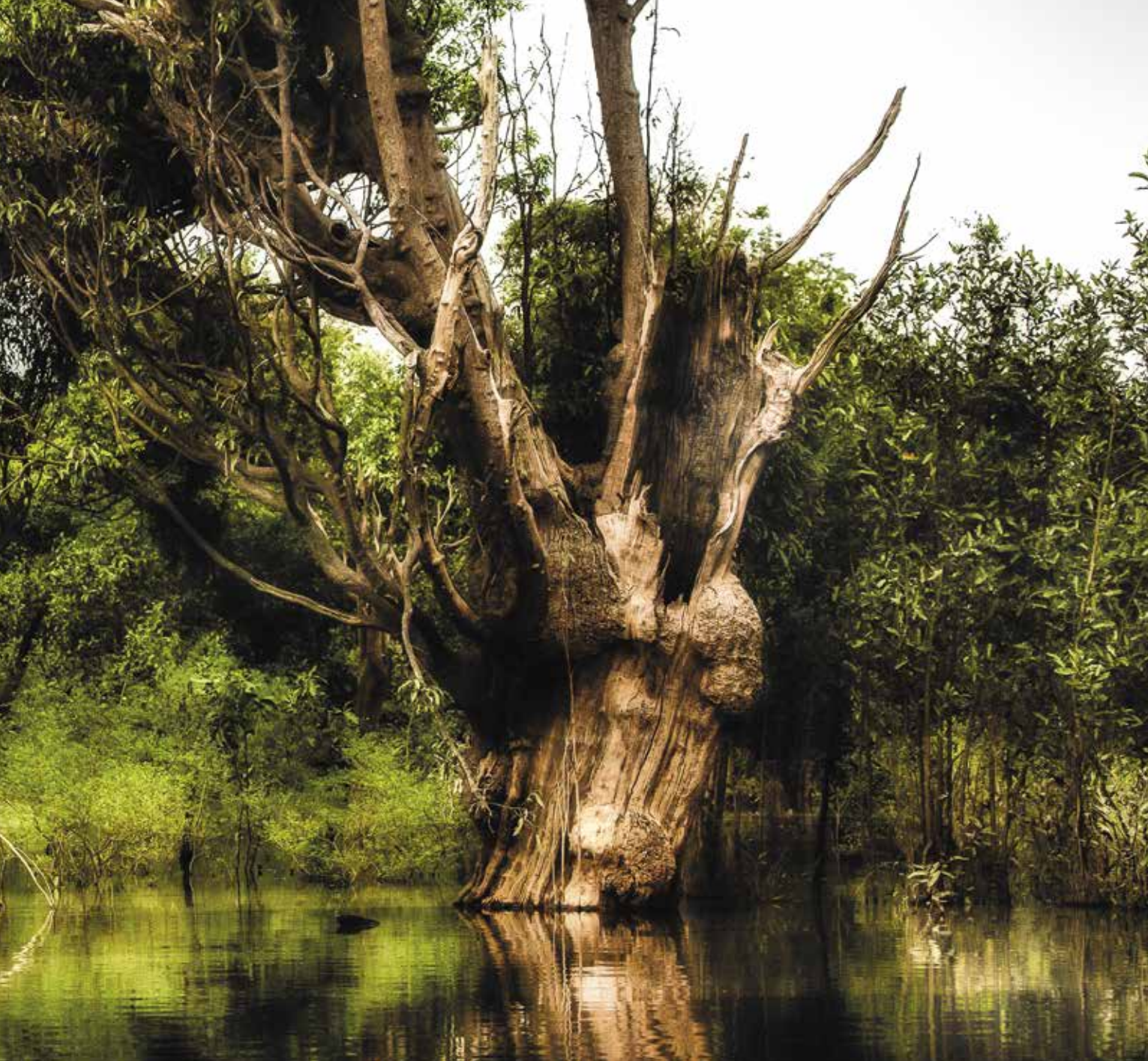
«Au-delà de la menace environnementale, le fait de changer mes comportements m'amène plus de sérénité, de paix intérieure, de bonheur. Je me sens davantage en harmonie avec ce qui m'entoure. En simplicité volontaire, on dit "moins de biens, plus de liens". Quand je me mets à miser sur autre chose que la consommation, j'ai plus de temps. J'ai besoin de moins d'argent. Je peux ainsi m'investir dans des projets qui me tiennent à cœur.»

Joseph est convaincu que c'est en misant sur l'espérance que le discours écologique arrivera à susciter du changement.

«La peur n'est pas un moteur qui porte du fruit dans la durée. Ça plonge les gens dans l'angoisse et les immobilise. Quand on s'inscrit dans l'optique des actions à accomplir, ça ne peut être que positif. Il y a toujours des personnes à sensibiliser, des solutions à proposer.» ■

Valérie Laflamme-Caron est une jeune femme dynamique formée en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain en utilisant un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.





Jason Noble
redaction@le-verbe.com

DÉFIS ÉCOLOGIQUES ET ECCLÉSIAUX AU CŒUR DE LA JUNGLE

Le 15 octobre 2017, le pape François a lancé le chantier d'un synode sur l'Amazonie qui se tiendra du 6 au 27 octobre 2019. L'évènement inédit se déroulera autour du thème « Amazonie : nouveaux chemins pour l'Église et pour une écologie intégrale ».

Pourquoi l'Église se préoccupe-t-elle de la zone panamazonie? Déjà, le document préparatoire (encadré 1) fournit un premier élément de réponse: «En Amazonie, la notion d'écologie intégrale est une clef pour répondre au défi consistant à protéger l'immense richesse de sa biodiversité environnementale et culturelle. Du point de vue environnemental, l'Amazonie est non seulement "source de vie au cœur de l'Église" (REPAM), mais aussi un poumon de la planète et un des sites de majeure biodiversité du monde (cf. LS 38).»

Cette partie de la planète est riche dans tous les sens. Nous constatons l'importance de cette région pour la survie de notre Maison commune. «Dans la forêt amazonienne, d'une importance vitale pour la planète, une crise profonde a été déclenchée par une intervention humaine prolongée où prédomine une "culture du déchet" (LS 16) et une mentalité d'extraction. L'Amazonie est une région possédant une riche biodiversité; elle est multiethnique, multiculturelle et multireligieuse, un miroir de toute l'humanité qui, pour défendre la vie, exige des changements structurels et personnels de tous les êtres humains, des États et de l'Église.»

Bien que ce synode soit orienté sur une partie du globe, cette dernière est d'une importance capitale pour l'ensemble de l'humanité. Il ne concerne pas seulement l'environnement, mais également toutes les facettes de notre vie: culturelle, religieuse, ethnique, biodiversité, etc.

UN TERRITOIRE CONVOITÉ

De nombreux peuples habitent le territoire amazonien – spécialement des autochtones et des descendants d'esclaves africains. Il n'est pas rare que ces populations soient réduites à l'état de main-d'œuvre aisément exploitable par les industries installées aux abords du fleuve Amazonas, par exemple.

Lors de son pontificat, Jean-Paul II avait affirmé que cette situation intenable constitue un «holocauste méconnu», un néocolonialisme qui persiste, même 200 ans après les indépendances nationales des pays concernés.

«L'orientation du pape François est claire: "Je crois que le problème principal réside dans la façon de concilier le droit au développement, qui inclut le droit de type social et culturel, avec la protection des caractéristiques propres aux autochtones et à leurs territoires. [...] En ce sens, le droit au consentement préalable et informé doit toujours prévaloir" (Fr. FPI).»

En ce sens, le prochain synode lance une sérieuse invitation à l'Église et au monde: amorcer une véritable conversion pastorale et écologique. D'ailleurs, pour les évêques d'Amérique latine, l'évangélisation doit se faire en protégeant autant les cultures que l'écologie. «En conséquence, le processus d'évangélisation de l'Église en Amazonie ne peut se désintéresser de ce qui peut encourager la sauvegarde du territoire (nature) et de ses peuples (cultures).»

ÉVANGÉLISATION ET PROMOTION DE LA VIE

Pour la conférence épiscopale latino-américaine, la nature est un héritage que nous devons préserver. Une alliance de la nature avec les cultures s'avère indispensable. Ne pas œuvrer en ce sens constitue même une offense au créateur. «Ne pas veiller à la sauvegarde de la Maison commune "est une offense au Créateur, un attentat contre la biodiversité et, en définitive, contre la vie" (DAP 125).»

L'évangélisation et la promotion de la vie humaine vont de pair.

Le soutien à nos sœurs et à nos frères qui vivent des situations difficiles doit se manifester, bien entendu, de façon



POUR UNE ÉGLISE AU « VISAGE AMAZONIEN »

En lisant le document préparatoire du Synode, nous pouvons constater qu'il se déroulera dans la continuité du *Document d'Aparecida* (2007), dont l'un des rédacteurs est d'ailleurs le cardinal Jorge Mario Bergoglio, de l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (2013) et de l'encyclique *Laudato si'* (2015) du pape François. Ce document préparatoire souligne l'importance de cette région pour l'avenir de l'humanité et les défis ecclésiaux. Divisé en trois parties – 1) voir : identité et aspirations de la panamazonie ; 2) discerner : vers une conversion pastorale et écologique ; 3) agir : nouveaux chemins pour une Église au visage amazonien –, le document termine par une série de questions qui nous aident à réfléchir sur les enjeux sociaux et religieux pour cette région au 21^e siècle.

IL N'Y A PAS DEUX CRISES DISTINCTES – L'UNE ENVIRONNEMENTALE ET L'AUTRE SOCIALE –, MAIS BIEN UNE SEULE.



charitable, mais encore en promouvant la justice et en partageant la douleur des peuples opprimés.

Pour ce faire, le document préparatoire du synode pour l'Amazonie appelle à la conversion autant individuelle que spirituelle ou sociale, par le changement des habitudes et des modes de vie. Aussi, le pape nous invite à bâtir une Église au «visage amazonien». Cette préoccupation au sujet de la zone panamazonie s'inscrit parfaitement dans le programme du pontificat de François: pour une Église en sortie.

Consciente que cette région a été le théâtre de ravages écologiques culturels sur les terres ancestrales des peuples autochtones, l'Église souhaite aussi que s'ouvrent de nouvelles pistes de réconciliation et de justice «[...] pour faire s'épanouir le visage amazonien de l'Église et pour faire face aux situations d'injustice de la région, comme le néocolonialisme des industries d'extraction, les projets infrastructurels qui nuisent à sa biodiversité et l'imposition de modèles culturels et économique étrangers à la vie des gens».

À ce sujet, le Canada peut avoir un rôle déterminant à jouer. De nombreuses entreprises de l'industrie minière ayant leurs titres boursiers à Toronto, les ficelles de l'exploitation sont parfois tirées à partir d'un siège social près de chez nous. D'importants progrès quant à la responsabilité sociale et environnementale de ces compagnies restent à faire.

Pour le pape François, il n'y a pas deux crises distinctes – l'une environnementale et l'autre sociale –, mais bien une seule. Les deux vont de pair. Et les changements à apporter, les conversions à réaliser sont environnementaux, sociaux et surtout spirituels.

D'ailleurs, ce Synode sera aussi une formidable occasion d'inculturation de l'Évangile dans le contexte amazonien, en respectant les cultures autochtones. Ainsi, l'Église universelle pourra se réjouir de la contribution des Églises particulières de cette région si vitale à la sauvegarde de la Maison commune. ■

Jason Noble détient une maîtrise en théologie sociale de l'Université de Sherbrooke. De 2000 à 2009, il a été conseiller municipal à Windsor (Estrie). Impliqué en politique active et candidat fédéral en 2004, il travaille aujourd'hui en pastorale dans le diocèse de Québec.

Pour aller plus loin :

Document préparatoire du Synode pour l'Amazonie, Secrétairerie Générale du Synode des évêques, [en ligne]. [www.sinodoamazonico.va/content/sinodoamazonico/fr/documents/-document-preparatorio.html].

LE BASSIN AMAZONIEN EN CHIFFRES, C'EST...



PRIER AVEC LE LIVRE DU CRÉATEUR

Dieu nous a créés de son regard d'amour et il nous invite à reconnaître ses traces dans notre histoire et dans sa création. En priant, nous nous mettons sous ce regard créateur.

Nous pouvons prier partout, comme dans la nature, même quand le temps nous manque. Un simple mouvement du cœur tourné vers Dieu, et voilà que les secondes deviennent prière. Quelle haute occupation, si simple, qui ne prend qu'une minute et que nous pouvons faire en tout temps ! Jésus priait ainsi, partout et pour toutes choses, en marchant dans la nature ou en s'arrêtant pour mieux contempler la beauté de son Père.

UN LANGAGE DE L'AMOUR DE DIEU

Notre histoire est inscrite dans notre corps comme des notes sur une feuille de musique. Dieu veut en tirer une symphonie en faisant de nous des hommes et des femmes debout au sein même de sa création à protéger, fruit de son amour. Le pape François en parle avec éloquence dans son encyclique sur l'écologie intégrale : « Tout l'univers matériel

est un langage de l'amour de Dieu, de sa tendresse démesurée envers nous. Le sol, l'eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu » (*Laudato si'*, n° 84).

Le pape renvoie à Jean de la Croix dans la même encyclique :

« Saint Jean de la Croix enseignait que ce qu'il y a de bon dans les choses et dans les expériences du monde "se rencontre en Dieu éminemment et à l'infini, ou pour mieux dire, chacune de ces excellences est Dieu même, comme toutes ces excellences réunies sont Dieu même". Non parce que les choses limitées du monde seraient réellement divines, mais parce que le mystique fait l'expérience de la connexion intime qui existe entre Dieu et tous les êtres, et ainsi "il sent que Dieu est toutes les choses". S'il admire la grandeur d'une montagne, il ne peut pas la séparer de Dieu, et il perçoit que cette admiration intérieure qu'il vit doit reposer dans le Seigneur » (*Laudato si'*, n° 234).

La création, si diversifiée dans ses œuvres, évoque l'image du Créateur, même si elle n'est qu'un pâle reflet de sa beauté. Nous entendons sa voix dans le chant des oiseaux, le murmure du vent, le balancement des arbres, le mugissement de l'eau. Entendez-vous

l'hymne immémorial du cosmos en écho à l'Hymne éternel ?

Le *Cantique des créatures* de François d'Assise, appelé aussi *Cantique du frère Soleil*, est une illustre réponse à cette présence du Seigneur dans la beauté de sa création : « Loué sois-tu, Seigneur, dans toutes tes créatures, spécialement messire frère Soleil, par qui tu nous donnes le jour, la lumière ; il est beau, rayonnant d'une grande splendeur, et de toi, le Très-Haut, il nous offre le symbole » (traduction du franciscain Damien Vorreux).

LE LIVRE DU CRÉATEUR

La création est un livre dans lequel le Créateur se cache et se révèle. L'aimer, la protéger, dialoguer avec elle, c'est rencontrer la Beauté éternelle dans l'un de ses beaux chapitres. On traverse ce livre comme « une forêt de symboles », disait Baudelaire. Les saisons en publient le récit jour et nuit. L'alphabet de ce livre sacré se dévoile à nos sens par la variété des créatures.

Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ;



le jour au jour en publie le récit,
et la nuit à la nuit transmet la
connaissance.

Non point récit, non point langage,
nulle voix qu'on puisse entendre,
mais pour toute la terre
en ressortent les lignes
et les mots jusqu'aux limites du
monde (Ps 18 [19],2-3).

Ce langage expressif de la création et
de la nouvelle création, on l'entend
au-delà de ce que nous pourrions
en dire. Sa voix traverse le cosmos,
tel un prodigieux prédicateur de
la Parole. Saint Jean-Paul II, grand
ami de la nature, évoquait ce livre
de la création en commentant le
psaume 18: «La création constitue
comme une première révélation qui a
un langage éloquent: elle est comme
un livre sacré dont les lettres sont
représentées par la multitude des
créatures présentes dans l'univers»
(30 janvier 2002).

Ce livre universel du monde déborde
d'un appel de Dieu. Seul celui qui
écoute peut entendre cet appel.
Ô éloquence du silence! Car même si
aucun mot n'est prononcé, c'est le nom
de Dieu que toute la création nous
invite à chanter. C'est une pédagogue
hors pair qui éveille au recueillement
et à la présence de Dieu.

BOIRE À LA SOURCE

Les centres de silence, comme les
monastères, les sanctuaires et les
maisons de prière, nous aident à
prier avec la création. La beauté des
lieux donne à la vie réelle toute sa
densité. C'est Dieu que l'on touche à
travers l'environnement et que l'on
bénit dans toute créature. Vivre une
retraite spirituelle en ces lieux de
prière ranime notre foi et nous ini-
tie à une spiritualité de la création:
ouverture à l'inconnu, rupture avec
le traintrain quotidien, attente de ce
qui n'est pas encore, disponibilité à
ce qui advient, abandon à l'inattendu
de l'Esprit qui souffle où il veut dans
l'instant présent, au cœur même de
la création.

Dieu est présent en nous et dans sa
création. L'Esprit Saint, le souffle
de Dieu, prie et respire en nous. Il
adresse en nous la prière de louange
et d'offrande du Christ à son Père.
En nous promenant dans la nature,
nous prolongeons la prière du Christ,
nous accueillons toute la paix qu'il
veut nous donner, nous diffusons
son amour sur toute chose. Nous
rejoignons alors la source même de
la prière qui jaillit du cœur du Christ
et du nôtre, comme l'exprime la bien-
heureuse Dina Bélanger dans son
Autobiographie.

«La nature avec ses beautés et ses
richesses variées: crépuscules, clairs
de lune, plantes, fleurs, fruits, ruis-
seaux, rivières, papillons, chants
d'oiseaux, etc., me jetaient dans une
sorte d'extase. La tiède haleine des
vents, le murmure jaseur des feuilles,
le grand silence du soir, le sourire
des étoiles m'enivraient. Cette rêve-
rie était, à mon insu, une méditation
pieuse. Elle allait devenir de plus en
plus profonde, s'appeler bientôt une
contemplation, me rendre muette et
même inconsciente d'admiration,
m'enflammer de reconnaissance et
d'amour envers l'Infini, me consu-
mer du désir de le posséder, lui,
Beauté idéale» (extrait de mon livre
à paraître en septembre 2019: *Je don-
nerai de la joie. Entretiens avec Dina
Bélanger*, Novalis). ■

Jacques Gauthier est l'auteur de: *Saint
Jean de la Croix* (Presses de la Renaissance);
Saint Bernard de Clairvaux (Presses de
la Renaissance). *Henri Caffarel, maître
d'oraison* (Cerf-Novalis); *Les saints, ces fous
admirables* (Novalis-Béatitudes); *Georgette
Faniel, le don total* (Novalis); *La petite voie
de Thérèse de Lisieux* (Artège-Novalis);
Comment devenir saint? (Novalis). Pour plus
d'informations, consultez son site Web et
son blogue: jacquesgauthier.com.



POUR QUI SAUVER LA PLANÈTE ?

VERS UNE ÉCOLOGIE DE COMMUNION

« C'est une chose terrible à dire, mais pour stabiliser la population mondiale, nous devons éliminer 350 000 personnes par jour. » Cette déclaration choc du commandant Jacques-Yves Cousteau, figure emblématique des environnementalistes, a fait le tour du monde en 1991. Trois décennies plus tard, il ne meurt encore naturellement qu'environ 157 000 personnes par jour. Comment exactement le commandement Cousteau envisageait-il d'éliminer les 193 000 autres ?

Sacrifier l'homme pour sauver la terre.

Cette manière de penser révèle que ce n'est pas tant la planète qui est en danger, mais plutôt l'humanité. C'est nous qui sommes menacés d'extinction, voire d'extermination. Car la planète survivra certainement, mais l'homme survivra-t-il au nouvel équilibre qu'elle finira par trouver ?

Dès lors, c'est nous-mêmes qu'il s'agit d'abord de sauver, et ensuite seulement notre écosystème comme notre « éco-logis » ou maison commune (*oïkos*). Comme on sauve sa maison du feu pour sauver sa famille.

POURQUOI SAUVER L'HOMME ?

Mais alors se pose la question : pourquoi sauver l'homme ? Quelle valeur trouvons-nous en notre espèce pour justifier une colossale entreprise de sauvetage ? Ne faudrait-il

pas plutôt penser comme le commandant Cousteau et sacrifier une large partie de l'humanité pour sauver la terre ? Pour y arriver, le marin proposait même de cesser d'investir en santé et de laisser les maladies décimer les populations. Car, pensait-il, l'homme est devenu un cancer pour la planète. Aujourd'hui, l'ONU propose plutôt d'éliminer le problème directement à sa source, en misant sur la stérilisation, la contraception et l'avortement.

En effet, si la terre est supérieure à l'homme, alors l'humanité n'est-elle pas la pomme pourrie à retirer le plus vite possible du panier ?

Qui faut-il donc sauver en priorité ? La terre ou l'humanité ? Toute l'humanité ou une partie seulement ? Et surtout quelle partie ? Avant de sauver quoi que ce soit ou qui que ce soit, il faut reconnaître et hiérarchiser la valeur de ceux qui sont en danger. Personne ne cherche à sauver les virus. Très rares sont ceux qui sacrifieraient leur vie pour sauver des gorilles, des dauphins, des vaches ou des rats,

sauf justement ceux qui pensent que ces bêtes peuvent avoir une valeur supérieure à l'homme.

Bref, si nous n'arrivons toujours pas à sauver la terre, c'est peut-être parce que nous peinons à trouver des raisons de sauver l'homme qui l'habite.

CRISE COSMOLOGIQUE

Mais si, comme le croient les chantres de la postmodernité, tout vient du hasard : la terre, la vie et à fortiori les hommes, alors pourquoi aurions-nous le devoir de les préserver ? Quelle valeur le hasard confère-t-il aux choses ? Le hasard par définition est l'absence d'intention, de direction, de sens.

Voilà pourquoi le relativisme et le nihilisme ambiant sont les premiers ennemis de la conversion écologique nécessaire. L'existentialisme n'est pas une philosophie qui se restreint à l'individu. Si une vie humaine est absurde, on voit mal comment 7 milliards de vies auraient plus de sens.

Au fond, il ne s'agit pas tant d'une crise écologique que d'une crise cosmologique. C'est la logique de l'univers, du grand tout, qui est en cause. La solution n'est donc pas tant politique, ni scientifique, ni même éthique, mais ultimement existentielle et spirituelle. C'est le problème du sens de l'être. C'est la question d'Hamlet posée à l'humanité dans son ensemble : « *To be or not to be, that is the question.* »

Pourquoi ne pas choisir de s'éteindre ? L'univers ne s'en porterait-il pas mieux ? Au nom de quoi devrions-nous choisir de survivre ?

Le matérialisme athée nous laisse dans un cynisme désespérer. Il ne peut repousser le suicide des jeunes qu'à coup de feux d'artifices qui consomment notre monde jusqu'au jour où le suicide des vieux (l'euthanasie) apparaît comme le dernier acte nécessaire et cohérent d'une pièce de Ionesco.

Retrouver la valeur de l'humanité, voilà l'urgence. L'homme doit se convertir. Une conversion est un changement de direction. L'homme doit donc changer de direction, changer le sens qu'il reconnaît à lui-même et à toutes choses.

ÉCOLOGIE DE COMMUNION

La solution à la crise environnementale est donc transcendante. L'homme doit regarder au-dedans et au-delà de lui-même pour y discerner la créature et le Créateur.

L'être ne s'explique jamais en lui-même. Il est en une perpétuelle dépendance. Tout est relations dans l'espace, mais aussi dans le temps, nous enseignent la physique, l'astronomie et la biologie des 100 dernières années. Or, un être qui existe par la relation, c'est ce que la théologie appelle une création. La création, c'est toujours être au moins deux, c'est être devant, par et pour l'autre. C'est reconnaître et accepter d'être en relation avec l'altérité, dirait le philosophe français Emmanuel Levinas (1906-1995).

De cette prise de conscience que tout est en relation (et non en fusion), nous réalisons que les relations de dépendance et d'interdépendance ne sont pas des limites à notre liberté, mais leurs conditions. Et de là jaillira une « écologie de communion ». La communion, le don de soi ou le sacrifice, pour parler en termes chrétiens, est le sens ultime de la vie. Tout donner parce que nous avons tout reçu.

SPIRITUALITÉ DE LA SOLIDARITÉ GLOBALE

Le pape François a posé les bases de cette écologie de communion dans *Laudato si'*, le texte qui se révélera probablement le plus prophétique de son pontificat (voir l'extrait complet à la page suivante) :

« Tout est lié, et cela nous invite à murir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. »

Et voilà comment l'humanité peut encore être sauvée en puisant au cœur de son héritage chrétien, au cœur de son plus profond mystère qu'est la relation divine. ■

Fourmillant d'idées novatrices, **Simon Lessard** s'est joint à notre équipe de rédaction pour faire grandir *Le Verbe* en taille et en grâce. Fêru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité.



TOUT EST LIÉ

« Les Personnes divines sont des relations subsistantes, et le monde, créé selon le modèle divin, est un tissu de relations. Les créatures tendent vers Dieu, et c'est le propre de tout être vivant de tendre à son tour vers autre chose, de telle manière qu'au sein de l'univers nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement.

En effet, plus la personne humaine grandit, plus elle mûrit et plus elle se sanctifie à mesure qu'elle entre en relation, quand elle sort d'elle-même pour vivre en communion avec Dieu, avec les autres et avec toutes les créatures. Elle assume ainsi dans sa propre existence ce dynamisme trinitaire que Dieu a imprimé en elle depuis sa création. Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. »

— Pape François, *Laudato si'*, n° 240

CANTIQUE DES CRÉATURES

«Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur : à lui, haute gloire, louange éternelle! [...]

Que la terre bénisse le Seigneur : à lui, haute gloire, louange éternelle!

Et vous, montagnes et collines, bénissez le Seigneur, et vous, les plantes de la terre, bénissez le Seigneur, et vous, sources et fontaines, bénissez le Seigneur!

Et vous, océans et rivières, bénissez le Seigneur, baleines et bêtes de la mer, bénissez le Seigneur, vous tous, les oiseaux dans le ciel, bénissez le Seigneur, vous tous, fauves et troupeaux, bénissez le Seigneur!

À lui, haute gloire, louange éternelle!

Et vous, les enfants des hommes, bénissez le Seigneur : à lui, haute gloire, louange éternelle!

Toi, Israël, bénis le Seigneur, et vous, les prêtres, bénissez le Seigneur, vous, ses serviteurs, bénissez le Seigneur!

Les esprits et les âmes des justes, bénissez le Seigneur, les saints et les humbles de cœur, bénissez le Seigneur,

Ananias, Azarias et Misaël, bénissez le Seigneur : à lui, haute gloire, louange éternelle! Il nous a délivrés des enfers, sauvés du pouvoir de la mort, il nous a tirés de la fournaise ardente, retirés du milieu du feu.

Rendez grâce au Seigneur : il est bon, éternel est son amour!

Vous tous qui adorez le Seigneur, bénissez le Dieu des dieux ; chantez et rendez grâce : éternel est son amour!»

Dn 3,57.74-90





*Qui assemble
se ressemble!*

DES ARMOIRES DE CUISINE DE QUALITÉ

PRÊTES-À-ASSEMBLER OU SERVICE CLÉ EN MAIN
SELON VOS MESURES

- Logiciel AVIVIA3D en ligne
- Estimation en temps réel
- Plus de 100 modèles d'armoires et de caissons sur mesure
- Fabrication tenon mortaise facile à assembler
- Produits 100% québécois

20, route Goulet, St-Séverin
Tél. : 418 365-7821

2390, rue Principale Ouest, Magog
Tél. : 819 769-0655

AVIVIA.CA

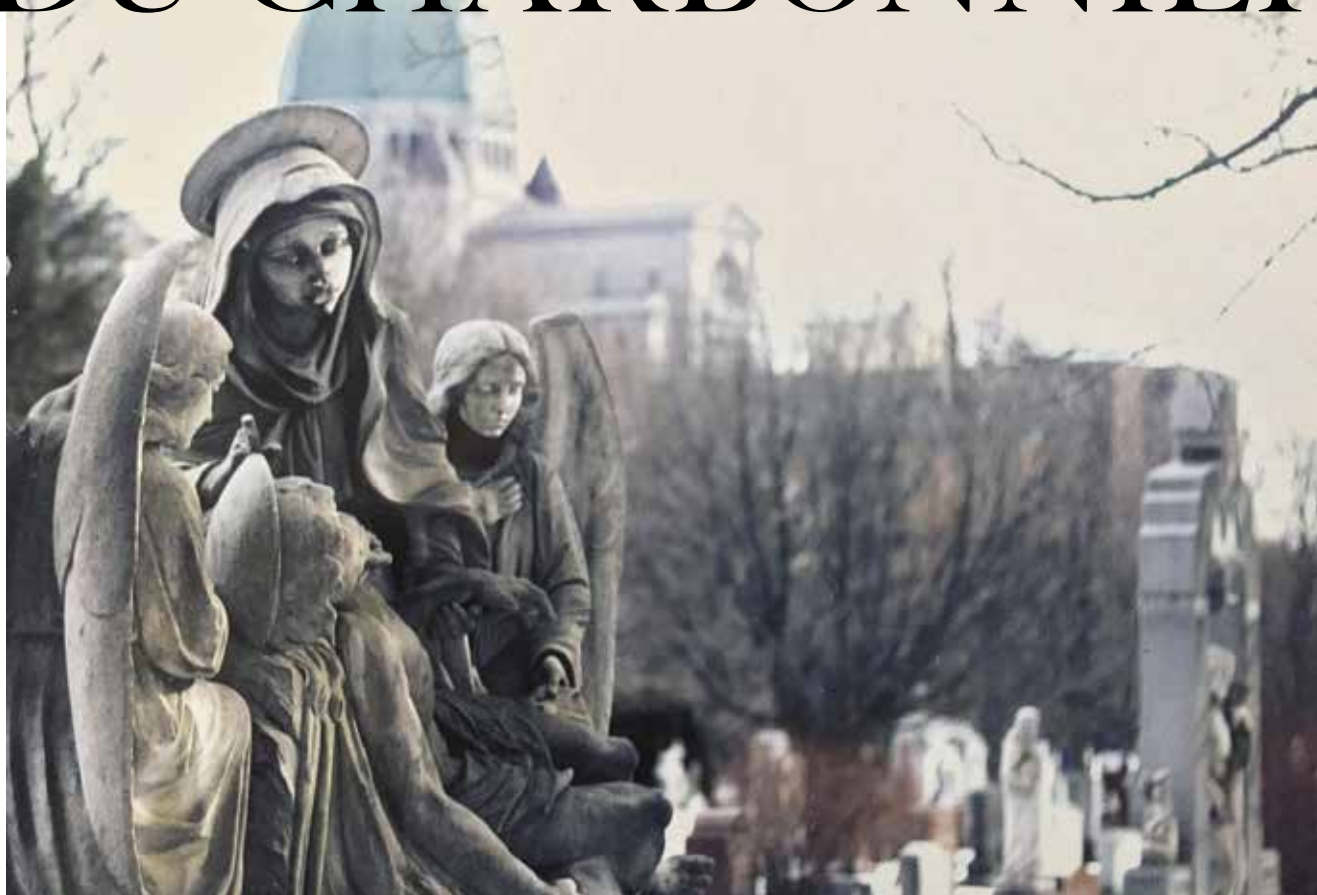


AVIVIA
DES CUISINES À VOTRE MESURE



Alexandre Poulin
alexandre.poulin@le-verbe.com

RETROUVER LA FOI DU CHARBONNIER



Qu'ont en commun un propriétaire de trattoria montréalaise, le sociologue Jacques Beauchemin et le journaliste Jean-Pierre Bonhomme? Même s'ils pensent qu'un retour à la pratique religieuse collective est improbable, ces trois hommes proposent des pistes pour que les actions chrétiennes aient des répercussions positives dans la société québécoise. Afin de mieux comprendre le rapport des Québécois d'aujourd'hui au catholicisme, *Le Verbe* a sillonné les rues de celle qu'on appelait autrefois la « ville aux cent clochers » pour aller à la rencontre de ces trois observateurs attentifs des changements sociaux.

Notre passé est comme notre visage: il nous définit, et pourtant nous ne le choisissons pas.

Dans les années 1960, la société québécoise est entrée dans une phase de modernisation, de mutation et de laïcisation que d'aucuns ont nommée « Révolution tranquille ». Les Canadiens français d'alors avaient honte de ce qu'ils avaient été. La politique et l'économie leur échappaient; ils n'avaient prise sur leur destinée que d'une poigne incertaine. Alors que l'État gagnait en consistance et s'occupait dorénavant d'éducation et de santé, l'Église, qui occupait jusqu'alors une « place vide¹ », acceptait d'entrer dans le mouvement et de se délester de certaines responsabilités.

En quelques années, la pratique religieuse a fondu comme la neige au printemps: les Québécois pensaient entrer dans un été définitif. Du haut de l'histoire, comment peut-on interpréter ce « divorce intérieur² » des Québécois d'avec le catholicisme?

À Montréal, la croix du mont Royal révèle la vocation évangélisatrice de la ville. C'est Paul Chomedey de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie, qui avait planté une croix de bois sur la montagne en 1643. Le patrimoine architectural religieux parsème tous les quartiers de la métropole; le visage catholique côtoie celui des constructions de différentes époques, dont ceux de la

modernité avancée. Une balade dans les quartiers centraux de Montréal ne peut laisser personne indifférent. Cette impression que la ville a raté son rendez-vous avec elle-même nous tenaille: son tintamarre incessant cache peut-être un silence difficile à apprivoiser.

UNE SOCIÉTÉ SANS MÉTARÉCIT

En ce vendredi de la fin du mois de mars, je me rends au bureau d'un sociologue reconnu, Jacques Beauchemin, bien au fait de l'évolution du Québec et des sociétés contemporaines.

C'est jour de pluie à Montréal, j'emprunte la rue Saint-Denis d'un pas ferme. La brutalité du style architectural de l'université où il enseigne devrait m'étouffer, mais elle me rappelle mes années d'étudiant: une chaleur s'imprègne en moi.

À peine après que j'ai franchi le seuil de sa porte, le professeur me lance d'un ton hagar: « As-tu vu ce qu'il vient de se passer? » Le père Claude Grou, recteur de l'Oratoire Saint-Joseph, vient d'être poignardé en pleine messe. Cette concomitance me laisse perplexe; cet acte odieux est commis au moment où j'allais discuter du rapport de mes concitoyens au catholicisme. Trois bibliothèques remplies de classiques de sociologie politique se tiennent derrière le professeur. La fenêtre de son bureau donne sur le clocher de l'ancienne église Saint-Jacques, partiellement démolie, et sur la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes. Café à la main, nous sommes attablés.

1. Paul-Émile Roy, *La crise spirituelle du Québec*, Montréal, Bellarmin, coll. L'essentiel, 2012, p. 53.

2. Mathieu Bock-Côté, « Le mythe toxique de la Grande Noirceur », *Le Verbe*, février-mars 2016, p. 33.

AVONS-NOUS RÉELLEMENT BESOIN D'INSTITUTIONS EXEMPTES D'INSCRIPTION CULTURELLE ?

«Le catholicisme, c'est un métarécit : une explication totalisante et complète de l'être-au-monde. Il y a une habitude très profondément enfouie dans notre conscience historique à se placer sous l'impérisme de métarécit», explique Jacques Beauchemin. C'est ce qui expliquerait pourquoi les Québécois, qui délaissaient leur foi au tournant des années 1960, devaient se trouver un substitut auquel se référer : le néonationalisme.

Le catholicisme comme le néonationalisme comportaient un «inventaire de tâches à réaliser et de pièges à éviter», mais aussi une téléologie : le salut et la souveraineté. Avec l'épuisement du nationalisme, le sociologue croit que la société québécoise se retrouve démunie d'explication d'elle-même pour la première fois, privée de métarécit et incapable de se référer à son histoire longue.

«Qu'est-ce que le Christ ferait s'il était parmi nous?» Telle est la question que les catholiques doivent se poser, selon l'auteur de *La société des identités* et de *La souveraineté en héritage*, qui croit une reviviscence catholique difficile à envisager en sol québécois, du moins pour ce qui est de la liturgie et de la ritualisation.

«Ce qui est important, c'est le message», poursuit le professeur. Un message qui pourrait se décliner comme suit : donner une signification humaniste à l'écologie contemporaine, mettre l'homme au centre de toutes choses, agir en chrétien. «Les catholiques d'aujourd'hui, engagés, devraient conférer un sens à des choses qui se déploient actuellement sur le mode de l'opération.» À son avis, l'intuition du personnalisme et du *social gospel* était la bonne.

UNE CONVERSATION INATTENDUE

Chaque passage à Montréal doit comporter un arrêt au Da Enrico, rue Saint-Zotique, une *trattoria* italienne qui dégage chaleur et humanité. Tous y sont accueillis comme à la maison, et surtout les habitués.

À une autre époque, les Pierre Trudeau et René Lévesque fréquentaient ce restaurant autrefois situé près du

boulevard Crémazie. Dans le portique, des photos suspendues à un mur attestent le passage d'hommes et de femmes de cette envergure. Enrico Padulo, le père du chef propriétaire, toujours en vie, avait autrefois convaincu Maurice Duplessis de construire un hôpital italien dans l'est de Montréal : Santa Cabrini.

Son fils Ricardo est aujourd'hui le propriétaire du restaurant. Il n'a jamais caché sa foi et sa passion pour la politique, dont il discute avec ses clients réguliers. Cette semaine, le retrait du crucifix de l'enceinte de la salle du conseil municipal, à Montréal, retient l'attention, outre l'attaque qu'a subie le père Grou plus tôt dans la journée.

Dans la langue de Shakespeare, Ricardo Padulo s'offusque du retrait prochain du crucifix dans la salle du conseil municipal. «Ça n'a pas de sens...» La même semaine, le premier ministre du Québec laissait entendre qu'il serait ouvert à décrocher le crucifix qui trône au-dessus de la tête du président de l'Assemblée nationale depuis 1936³. «À Québec, Duplessis a installé un crucifix au Parlement pour respecter Jésus Christ : il est notre Sauveur.»

Comme toujours, la pizza *calabrese* est savoureuse. En retrait, les membres de la famille Padulo regardent leur proche discuter de manière incisive. Il leur fait dos, me regarde droit dans les yeux et répète «N'est-ce pas?» après chaque affirmation. La grand-mère fait des sourires bienveillants en ma direction. Le restaurant est presque vide ; seules deux autres personnes sont attablées près de la fenêtre attenante à la rue.

Je profite de cette discussion impromptue pour prendre la mesure de ce que j'entends.

Mes concitoyens s'évertuent à expurger notre société et leurs institutions de références à leur histoire catholique (de leur histoire tout court) pour ne pas choquer les autres communautés, alors qu'ils oublient qu'ils offusquent

3. Au moment d'écrire ces lignes, les députés de l'Assemblée nationale ont adopté à l'unanimité une motion ayant pour but de retirer le crucifix du Salon bleu si le projet de loi sur la laïcité était adopté.

de ce fait plusieurs autres communautés, comme si le catholicisme était disparu avec le monde canadien-français. Mais avons-nous réellement besoin d'institutions exemptes d'inscription culturelle?

J'ai toujours cru que les institutions politiques sont le produit d'une histoire particulière. Sans épaisseur culturelle, notre temple ne serait-il qu'un plafond sans colonne?

La chaleur de cette ambiance n'a pas à rougir de celle d'un véritable poêle à bois. Les visages que je vois crépitent peut-être plus que des buches toutes sèches, idéales pour que le feu s'embrase rapidement. Il pleut toujours à l'extérieur, et ce n'est pas cette bruine du vendredi soir qui nous refroidira.

« LA BEAUTÉ EST UNE MANIFESTATION DE DIEU »

Le mot « beauté » est bien celui qui me vient en tête quand je pense aux multiples fruits architecturaux du catholicisme au Québec, en campagne comme dans les centres urbains. L'époque actuelle voudrait faire de la beauté un concept subjectif, une affirmation saugrenue qui ne peut être vérifiée. La beauté n'est-elle pas simplement ce qui donne un mouvement d'impulsion à l'âme?

En ce dimanche matin, je me rends chez Jean-Pierre Bonhomme, journaliste à la retraite, qui est né dans les années 1930. Il a œuvré quelques années au *Devoir* et la majorité de sa carrière à *La Presse*. Nous sommes dans le Vieux-Montréal, rue Notre-Dame. Des flocons de neige tombent du ciel par intermittence, à l'image de quelques boules de papier qui s'échapperaient du haut des gratte-ciels. Mon hôte est fier d'habiter à deux pas de l'ancienne « porte de Québec », celle que les commerçants franchissaient, à l'époque de Ville-Marie, pour se rendre dans l'autre ville importante de la colonie française.

« Sans l'Église, il n'y aurait plus de Québec », me dit avec vigueur le vieil homme, après m'avoir servi un verre de porto. Il plonge dans ses souvenirs un instant. Comme toutes les familles, la sienne allait à la messe, dans une église située sur le boulevard Saint-Joseph.

Jean-Pierre Bonhomme n'a jamais renié sa foi. « Être catholique relevait de l'essence et non de la discussion. On y allait parce que ça tenait la famille ensemble », raconte-t-il. Il compare le déclin de la pratique religieuse des Québécois à une famille de quatre enfants dont le père a perdu son emploi, c'est-à-dire une famille dépourvue de direction et incapable de leur fournir les besoins essentiels. Il remarque que ses concitoyens ont toujours une « sympathie latente, permise et justifiable » à l'égard du catholicisme, bien qu'il se désole de leur désinvestissement.

Plus révélatrice que la rupture opérée par la Révolution tranquille, l'extinction de la province française des Jésuites, durant l'été 2018, lui apparaît catastrophique. Par décret de Rome, la Compagnie de Jésus a unifié les deux provinces jésuites du Canada. La province française, qui avait autorité sur 117 jésuites, est disparue. Ses 40 jésuites d'Haïti seront administrés par une nouvelle province d'Amérique du Sud, alors que les 77 jésuites du Canada français deviennent sous l'autorité de la province anglaise – créant ainsi la « province du Canada ». Jean-Pierre Bonhomme se désole du silence complet des médias au sujet de cette fusion évocatrice de notre temps, et il est le seul à avoir tiré la sonnette d'alarme⁴. Reconnaissons en lui un héritier de l'éducation jésuitique : il a été élève des Jésuites au fameux collège Sainte-Marie, disparu aujourd'hui, et qui était situé sur la rue de Bleury.

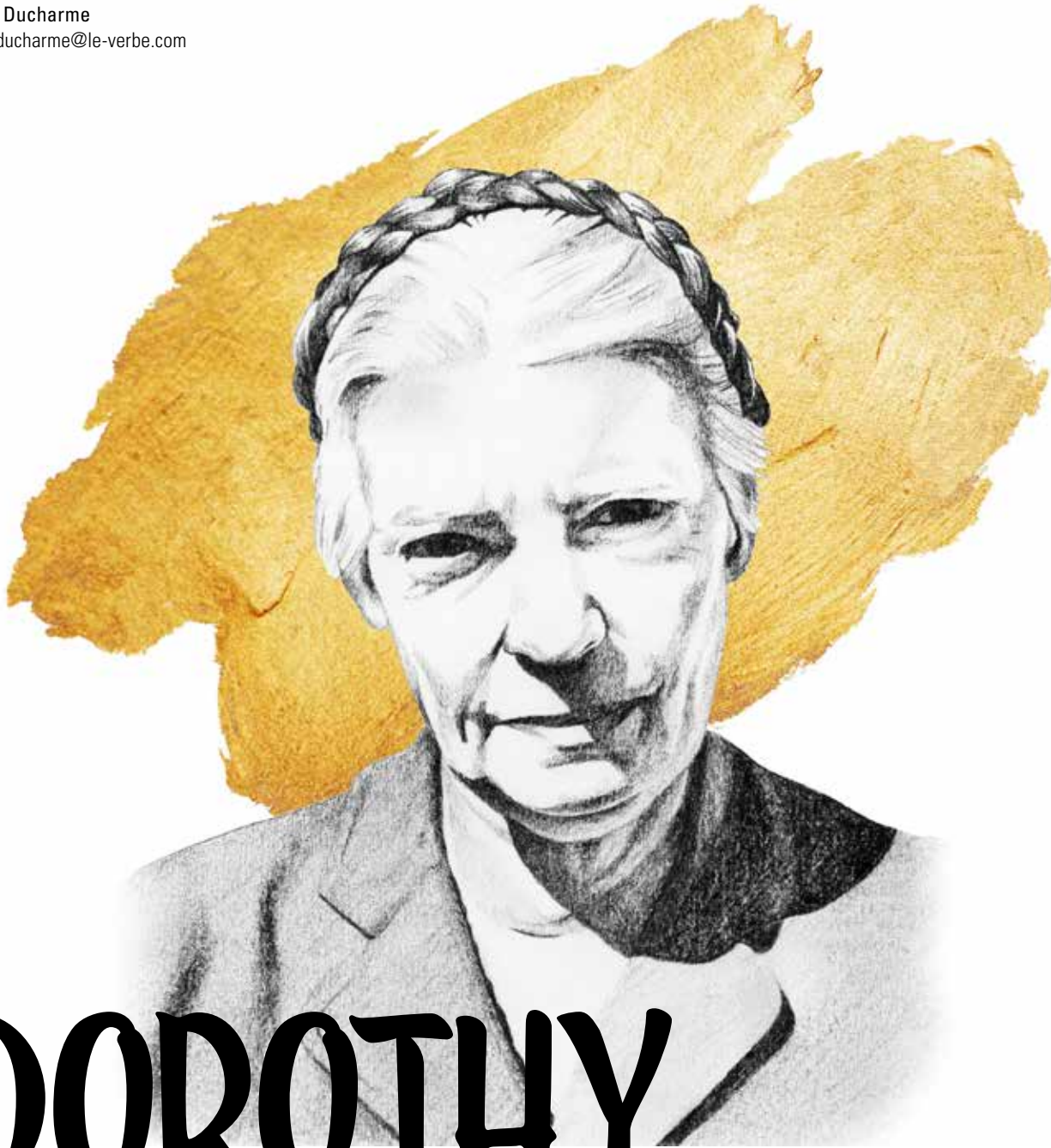
La foi de mon hôte est indissociable de la beauté, une question indémodable qui le passionne depuis de nombreuses années. « La beauté est une manifestation de Dieu », me dit-il. À preuve, le mot « beauté » figure à quinze reprises dans la lettre encyclique du pape François, *Laudato si'*.

« C'est une nécessité pour notre peuple de s'intéresser à la beauté s'il veut survivre », poursuit-il. Ce programme pour la beauté fondamentale pourrait se décliner en trois segments : un intérêt pour l'équilibre des formes, un intérêt pour la riche réalité de la nature et un intérêt pour la convivialité. En convertissant les Québécois à la beauté fondamentale, Jean-Pierre Bonhomme est d'avis qu'il en surgirait une spiritualité qui pourrait raviver la flamme catholique dans cette société qui était naguère l'une des plus pieuses d'Occident.

En quittant son domicile, je m'aperçois qu'il neige toujours. Le temps est frisquet, légèrement humide, et j'emprunte la rue Saint-Denis, comme je l'avais fait au début de mon séjour, pour retourner dans la rue de Bullion. Près du boulevard René-Lévesque, je constate avec stupéfaction que l'hôpital Saint-Luc a été rasé. Je pense à toutes les naissances qui n'ont plus de port d'attache. Peut-être, en effet, devrions-nous apprendre à conserver plutôt que détruire. D'ici à ce que nous retrouvions la foi du charbonnier. ■

Alexandre Poulin détient un baccalauréat et une maîtrise en science politique de l'Université du Québec à Montréal. Outre *Le Verbe*, il a collaboré à *L'Agora* et a fait paraître des textes dans plusieurs quotidiens québécois, dont *La Presse* et *Le Devoir*.

4. Jean-Pierre Bonhomme, « L'extinction de la Province française des Jésuites. Une affaire québécoise pas banale », *Encyclopédie de L'Agora*, 5 mai 2018.



DOROTHY

DAY

1897
–
1980

L'ACTION SOCIALE
COMME RÉPONSE
AU DON DE LA VIE

L'écriture a ceci de formidable qu'elle constitue une des principales façons d'apprendre. Pour le faire, il faut d'abord lire de façon active, et réfléchir sans cesse à la façon dont le texte sera construit et ce qu'il contiendra. En définitive, c'est une émancipation assurée. De l'idée jusqu'à la publication, le processus de connaissance est foisonnant. À titre d'exemple, cette présentation de la vie et l'œuvre de la militante et auteure catholique Dorothy Day (1897-1980) nous fait nous demander : mais où étais-je donc tout ce temps pour ne l'avoir jamais connue avant ?

Il faut dire que ses écrits, prolifiques, ne sont à peu près pas traduits, mis à part son autobiographie, *La longue solitude*, qui vient de paraître aux Éditions du Cerf (2018), pas moins de 66 ans après la publication originale (!). Et disons-le franchement : ce qui est dérangeant ne reçoit pas beaucoup d'attention, en tout cas n'a habituellement pas bonne presse. Et pourtant, Dorothy le criait haut et fort elle-même dans les pages de son journal *Catholic worker* : « *Yes ! I am radical !* » Sur le plan politique, le terme « radical », en anglais, ne veut pas dire autre chose que ça : anarchiste et socialiste. Sa lutte visait les injustices du capitalisme, qui a bafoué les droits de la personne tout au long du 20^e siècle qu'elle a traversé.

« Je suis radicale... » N'allez pas croire que cette affirmation suppose une arrogance et un excès de confiance. Au contraire. La philosophie de Dorothy n'est qu'amour. Révolte peut-être, mais par l'amour. Et le doute, ça oui, même le doute de la foi, malgré tout. La radicalité n'a pu se faire que par des remises en question, lit-on dans le récit de sa vie, qui est succession d'erreurs, d'échecs, puis de projets et de fierté. La trame de fond ? La précarité et le plongeon dans l'écriture. La voilà, cette solitude.

C'est le bilan que dresse Dorothy dès le prologue de son livre : il existe un sempiternel combat entre l'aide aux nécessiteux et l'écriture. Cette dernière, fastidieuse, retire du précieux temps pour la première. Elle pose, sans le savoir, cette question à nous autres, auteurs et lecteurs. Mes textes, aussi engagés soient-ils, répondent-ils vraiment à un besoin de premier ordre ? Ne vaudrait-il pas mieux déposer le crayon (ou le clavier...) et sortir dans la rue, se salir les mains, aider les pauvres, botter au sens propre le derrière des autorités capitalistes qui honnissent plutôt que bâtissent ?

Voilà donc une belle lecture pour tous ceux et celles qui, pour citer Serge Mongeau, sont heureux mais pas contents. Devant la vastitude des désastres du monde et la fragilité de notre volonté individuelle, je me suis demandé : que peut-on, Dorothy ? Qu'est-ce qui se trouve

vraiment à notre portée ? Puis, est-il légitime de douter de soi ?

Dorothy nous répond.

L'ERRANCE QU'EST LA RECHERCHE DE SOI

Les premières années de Dorothy Day furent celles de l'errance. De New York à Chicago en passant par Oakland, elle suit sa famille d'origine modeste.

Elle est croyante, pas par choix, mais parce que ça s'impose, tout simplement. Ses parents lui inculquent ces pratiques, dont celle du confessionnal le samedi soir. Lors de son adolescence et de sa jeune vie d'adulte, ces gestes de piété extérieurs – sans réels échos dans sa vie intérieure – la poussent à rejeter toute foi avec obstination : que les gens se disent chrétiens dans un monde si méchant la dépasse. Comme elle fut toujours choquée par les injustices l'entourant, tout particulièrement la pauvreté, alors la pensée socialiste, qui a le vent dans les voiles au début du 20^e siècle, lui paraît une option logique.

Elle lit Kropotkine, Tolstoï et Emma Goldman, ce qui la guidera à ses débuts universitaires vers l'anarchisme, « une doctrine prônant l'abolition de l'État et institutions économiques établies, pour les remplacer par un ordre nouveau fondé par la coopération libre et spontanée des individus et des groupes ». Les plaidoyers de Marx aux prolétaires, les invitant à briser leurs chaînes, l'inspirent à devenir membre du Parti socialiste.

Les beaux rêves des livres laissent néanmoins place à la crasse de la réalité militante. Tôt, avant d'avoir accompli quoi que ce soit de concret, elle sera deux fois emprisonnée : d'abord pour avoir manifesté avec des suffragettes, ensuite pour avoir supposément vécu au sein d'une maison de prostitution – un simple prétexte pour arrêter d'un coup tout un tas de militantes féministes et socialistes, cette « peur rouge ». Ces humiliants séjours carcéraux seront séparés par une courte expérience d'infirmière durant la Grande Guerre, dont le seul but était d'apaiser sa culpabilité : à quoi servent les études et les manifestations ? Les vrais pauvres, eux, souffrent pour vrai, et ils ont besoin de soins.

Cette année fut surtout une période d'exploration, il lui fallait errer ailleurs, retourner à l'écriture. Les maigres contrats dans des journaux socialistes l'inspirent peu, mais cette expérience donnera naissance au projet de sa vie, qui fera d'elle celle dont on se souvient encore aujourd'hui.

**IL M'ÉTAIT IMPOSSIBLE DE LIRE LE
PASSAGE DE *L'IDIOT* SANS ÊTRE REMPLIE
D'UN IMMENSE SENTIMENT
DE GRATITUDE ENVERS DIEU
POUR LE DON DE LA VIE**

**ELLE NE SAVAIT
PAS QU'ELLE SAVAIT**

Dorothy veut lutter, mais pourquoi lutter contre la foi? Rien à faire, l'Évangile est trop important pour elle, le déni n'est plus possible.

Elle combine alors amour de Dieu et militantisme: en 1933, elle fonde avec Peter Maurin le *Catholic worker*, à la fois un journal ouvertement anticapitaliste, antifasciste, et un mouvement envers les infortunés. Ses principes sont l'expérimentation, la responsabilité personnelle, l'hospitalité, la formation intellectuelle, l'autonomie des membres dans une unité de groupe et la pauvreté franciscaine: la lutte contre la pauvreté n'empêche pas Dorothy Day et les membres du mouvement de privilégier un lien viscéral à la nature et de se méfier des luxes ostentatoires.

Cette période importante aurait pu n'être qu'un souffle, une furtive utopie de rêveuse. Que dire par exemple des premières expériences de fermes communes, qui se sont heurtées à la réalité du manque d'organisation et de discipline? C'est le cas de le dire, critiquer le système capitaliste ne fait pas de soi un bon gestionnaire... Et nous, Dorothy, aurions-nous abandonné? Il n'était pas question pour Dorothy Day de revenir dans les rangs, de céder au salariat, ou de devenir la typique ménagère dont personne ne parle. Ne l'oublions pas, l'expérimentation est un principe de vie, alors il faut toujours lutter.

Et pas que des luttes faciles! Aurions-nous accepté, comme toi, Dorothy, de défendre ouvertement les Noirs, deux décennies avant un certain Martin Luther King? Ou aurions-nous abandonné devant le danger, le défi, la tendance des masses indifférentes? En 1942, elle décrit dans son journal un incident au Missouri, au cours duquel un Noir fut tiré, trainé dans les rues puis brûlé vif par une foule avant d'être abandonné là: pourquoi serait-il normal pour les Noirs de prendre les armes pour venger Pearl Harbor, mais pas pour ce type d'attaque, monnaie courante dans le sud des États-Unis à l'époque? Dorothy n'appelle pas pour autant à une prise des armes, mais plutôt, elle se réclame de la désobéissance civile pacifique de Gandhi.

Soyons réalistes: la nomenclature des actions et prises de position de son association est telle qu'il serait ridicule de tenter de les résumer ici. N'empêche, il existe aujourd'hui 204 fermes communes aux États-Unis, qui sont à la fois inspirées et reliées au mouvement *Catholic worker*. Comme quoi, avec de la patience, de l'inspiration, un peu de pluie et de soleil... On compte également 174 *communities* dans ce grand pays, et 29 à l'international, dont au Canada. Toutes indépendantes, sans siège social, conformément à l'idée anarchiste socialiste. Ces *communities* ont toutes des missions différentes selon le contexte, mais dans chacune d'entre elles, on aide les plus démunis et on conteste les politiques inéquitables: on pouvait même les voir lors du mouvement *Occupy Wall Street*...

À ce jour, le journal est toujours en vente. Le prix est le même qu'à l'origine, soit un cent.

LA FOI PAR DOSTOÏEVSKI

Tous ceux qui en ont déjà fait l'expérience le confirmeront : lire Dostoïevski nous fait apprendre ce qu'est la solitude.

D'abord, les œuvres de ce grand auteur du 19^e siècle exigent du temps, ce qui fait de cette lecture une véritable méditation. Traversez *Les frères Karamazov*, par exemple... Ensuite, ses écrits constituent une profonde et grandiose spéléologie de l'âme humaine. On ne peut sortir indemne d'un périple au travers de *Crime et châtiment* ou des *Carnets du sous-sol*.

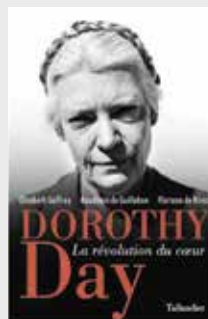
Avec Dostoïevski, Dorothy Day comprend mieux deux choses : les Hommes et la souffrance. Les personnages du romancier sont angoissés, torturés, le doute fait d'eux des êtres exsangues, mais ils retrouvent la foi, car c'est tout ce qu'il leur reste.

C'est l'auteur russe qui la ramène vers le Nouveau Testament, nous révèle-t-elle dans *La longue solitude* : « Il m'était impossible d'écouter Sonia lire l'évangile à Raskolnikov dans *Crime et châtiment* sans revenir au texte avec amour. De même, il m'était impossible de lire le passage de *L'Idiot* dans lequel Hippolyte renonce à sa vie de déchéance et de méfiance envers Dieu, sans être remplie d'un immense sentiment de gratitude envers Dieu pour le don de la vie qu'il m'avait fait, et d'un désir d'y répondre. »

Voilà à quoi servent le doute, la solitude. Prendre un moment de recul, puis faire le choix qu'il faut. Le retrait de la vie publique mouvementée, voire chronométrée, a ceci d'important qu'il permet de penser au juste. N'est-ce pas la lecture des *Frères Karamazov* qui a incité Dorothy à se faire infirmière ? Elle nous confie que « le père Zozime parle de façon élogieuse de cet amour pour Dieu qui se traduit en amour du prochain. L'histoire de sa conversion à l'amour est émouvante, et ce roman a eu ensuite beaucoup d'influence sur ma vie ».

Je me rappelle certains livres, quelques-uns récents, d'autres de ma jeunesse ; le lecteur de cette chronique aura les siens, et oui, je le crois, comme Dorothy : un retrait pour la patiente lecture, un autre pour la lente écriture, tout cela n'est qu'un élan calculé pour une meilleure action sociale. ■

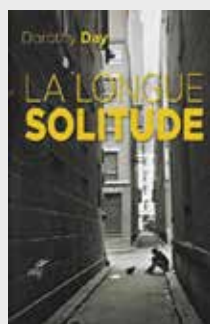
Patrick Ducharme est sociologue de formation. Il enseigne au niveau collégial dans la région de Québec depuis 2010, tant en Sciences humaines qu'en Soins infirmiers et en Travail social. Il est père de deux enfants, et fier de l'être.



LA RÉVOLUTION DU CŒUR

Ce nouvel ouvrage français (paru chez Tallandier), écrit à six mains, est certes concis, mais contient de nombreux points de repère historiques, fort utiles pour un usage scientifique, par exemple.

Élisabeth Geoffroy, Baudoin de Guillebon et Floriane de Rivaz, *Dorothy Day. La révolution du cœur*, Paris, Tallandier, 2018, 255 pages.



LA LONGUE SOLITUDE

Si vous voulez entrer dans une prose plus poétique, plus introspective, une pensée qui doute au fur et à mesure de l'écriture, l'autobiographie tout juste traduite est pour vous. Certes très dense et plutôt costaud, *La longue solitude* de Dorothy Day, parue aux Éditions du Cerf, est remplie d'humilité, elle respire tout ce qu'il y a de plus grandiose et de plus angoissant sur ce que l'on croit connaître à propos de la souffrance et de la solitude.

Dorothy Day, *La longue solitude. Autobiographie*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2018 [1952], 428 pages.



CATHOLIC WORKER

L'œuvre de Dorothy Day, dont quatre livres et des centaines d'articles, est accessible en anglais gratuitement sur le site Web du *Catholic worker movement* : www.catholicworker.org/.

LA CRÉATION, LE PÉCHÉ, LA MORT...

Sept petites leçons sur Dieu

Nous avons vu dans le précédent numéro du *Verbe* (hiver 2019) que Dieu Trinité a créé le monde. Nous développerons aujourd'hui ce sujet en montrant que, selon la foi catholique, Dieu est Créateur de l'univers, mais qu'il ne peut être tenu responsable ni du mal ni de la mort.

Selon la foi catholique, **Dieu a tout créé librement à partir de rien**. Cela contraste avec les philosophies suivantes (CÉC, §285) :

- le panthéisme (Dieu = l'esprit de l'univers) ;
- le matérialisme («Dieu» = la matière éternelle de l'univers) ;
- le néoplatonisme (l'univers émane nécessairement – et non librement – de Dieu) ;
- le manichéisme (l'univers tire son origine de deux principes, les Lumières/Bien et les Ténèbres/Mal) ;
- le gnosticisme (le dieu mauvais a créé la matière ; le dieu bon est purement spirituel, il ne s'est pas abaissé à créer le monde et la matière mauvaise qui emprisonne les âmes).

Dieu a créé le monde par amour et il en prend soin. Cela contraste avec le déisme, cette philosophie des Lumières qui affirme que le Créateur est comme un horloger qui a mis en fonction l'univers et ne s'en préoccupe plus.

L'être humain est le sommet de la création. Il est à l'image et à la ressemblance de Dieu, car il a la puissance d'agir, il est doté d'intelligence et de volonté, capable de penser et d'aimer. Chaque personne est un reflet de la sagesse multiforme du Créateur, et toute l'humanité reflète différemment cette Sagesse, comme un vitrail aux multiples couleurs reflète la lumière¹.

L'homme et la femme ont été créés en état de justice originelle, avec la grâce sanctifiante qui leur donnait la communion avec Dieu, la science des choses divines et naturelles, l'immortalité, l'absence de souffrance, de maladie et de concupiscence (qui est l'attrait désordonné vers les choses créées). Ce fait est important, car il montre que Dieu n'est pas responsable du mal dans le monde.

1. Je remercie à nouveau mon collègue Simon Roy, agent de pastorale à la paroisse Saint-Esprit-de-Rosemont, pour cette analogie.

Combien de fois entendons-nous, dans notre entourage, des phrases comme celle-ci : « Si Dieu était vraiment un Dieu d'amour, il ne permettrait pas que les tragédies arrivent ! » En sept petites leçons théologiques, voici comment nous pouvons répondre à cette commune objection à la foi.



5 Cette responsabilité vient en fait de nos premiers parents (Adam et Ève), qui ont chuté en se détournant de Dieu. Ils ont voulu se diviniser eux-mêmes sans être en relation avec le Créateur. Cette coupure avec la Source de vie mène à la perte de la grâce sanctifiante (communion d'amour avec Dieu), ainsi que des dons qui y sont associés. C'est ainsi que sont entrés dans le monde la mort, la souffrance, la maladie, l'ignorance et les désirs désordonnés (cf. Rm 5,12).

6 Le premier couple humain qui a péché a transmis une vie humaine privée du don originel de la grâce. C'est ce qu'on nomme « péché originel », qui est transmis par propagation – de génération en génération – et non par imitation, comme le dit le Magistère de l'Église². Par contre, le *Catéchisme de l'Église catholique* (§405) précise ceci :

« Quoique propre à chacun, le péché originel n'a, en aucun descendant d'Adam, un caractère de faute personnelle. C'est la privation de la sainteté et de la justice originelles, mais la nature humaine n'est pas totalement corrompue : elle est blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à l'empire de la mort, et inclinée au péché. »

7 Tout cela n'est pas très joyeux, quoique la notion selon laquelle la nature humaine n'est pas totalement corrompue distingue la foi catholique de la foi protestante. Cependant, la Bonne Nouvelle est que, malgré tout, le dessein d'amour du Créateur ne peut être entravé. C'est la septième leçon que nous voulons communiquer : dès la faute originelle, **le Créateur promet à Adam et Ève un Rédempteur** (le « Protévangile » ; voir Gn 3,15).

Et la réalisation de cette promesse non seulement change le cours de l'histoire en devenant le centre de celle-ci, mais elle a le pouvoir aussi de bouleverser complètement chacune de nos histoires personnelles... ■

2. 3^e décret de la 5^e session du concile de Trente. Voir Heinrich Denzinger, *Compendium of Creeds, Definitions, and Declarations on Matters of Faith and Morals*, 43^e édition, San Francisco, Ignatius Press, 2012, §1513.

NOUVEAUX LIVRES DE JACQUES GAUTHIER



Georgette Faniel, le don total, Biographie spirituelle, Novalis, 260 pages, 24,95 \$

Un succès d'édition. Troisième réimpression. Découvrez la vie de cette mystique de Montréal qui a tout donné au Christ et à l'Église. Un témoignage unique de l'amour de Dieu pour nous.



Comment devenir saint?
Novalis, 2019, 32 pages, 4,95 \$

Avec simplicité et profondeur, l'auteur donne de précieux conseils pour progresser dans la vocation à la sainteté à laquelle nous sommes conviés. Un petit guide essentiel.

Une partie des profits sont investis pour les plus démunis à travers l'économie de communion.

GRÈCE

« Sur les pas de saint Paul »
| 17 au 28 oct. 2019
AVEC SYLVAIN CLOUTIER, ptre

ISRAËL & JORDANIE

« Venez et Voyez »
| 16 au 28 nov. 2019
AVEC ALAIN MONGEAU, ptre

CONTACTEZ-NOUS POUR NOTRE BROCHURE GRATUITE
Sans frais : 1-844-302-7965 • www.spiritours.com



VILLA NOTRE-DAME
Résidence pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes

- ✎ **Formule tout inclus dans le loyer**
Repas • Soins • Aide domestique • Sécurité
- ✎ **Services de pastorale**
Prêtres résidents • Messe quotidienne • Chapelet
• Adoration
- ✎ **Abordable, accessible à tous**
• 99 unités (chambres et studios)



*Bienvenue aux prêtres,
religieux et religieuses!*

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS
819 326-3482
30 rue Laurier, Ste-Agathe-des-Monts
villanotredame.ca





9 septembre à Radio VM

SAISON 2019-2020

16 septembre à Radio Galilée



MON CORPS NE M'APPARTIENT PAS

L'adoption d'une loi en Alabama a créé une véritable onde de choc mondiale : acclamée par les uns parce qu'elle protège la vie des enfants à naître, elle est décriée par les autres parce qu'elle brimerait la liberté des femmes. Notre collaboratrice Ariane Beauféray propose ici une perspective différente sur la question.





Les compétitions sportives sont finies pour moi. Après trois enfants, aucune chance que je me rende un jour aux Jeux olympiques pour obtenir une médaille en judo. On oublie également l'idée de devenir une étoile du ballet classique.

Dans la vie, on ne peut pas tout faire : soit parce qu'on n'en a pas les capacités, soit parce qu'on doit choisir entre plusieurs options.

Je ne peux pas choisir tous les parfums chez le marchand de crème glacée ; si je regrette le sorbet à la framboise en léchant ma boule à la vanille, comment apprécier la vie ?

LA VRAIE LIBERTÉ

Comme bien des gens sur cette terre, je considère le mensonge comme quelque chose de mauvais la grande majorité du temps.

(Vous conviendrez sans doute avec moi que dire à un nazi où se cache un juif simplement pour éviter de mentir est plutôt contrintuitif. Kant ne dirait probablement pas cela, mais on n'a pas à être d'accord avec tous les grands philosophes. Fin de la parenthèse.)

Alors, suivant cette logique, je ne dirai jamais à mes enfants qu'ils peuvent tout faire dans la vie. Simplement parce que ce n'est pas vrai.

Ils pourront essayer bien des choses, je les soutiendrai du mieux que je peux dans leurs projets et leur apprentissage de ce qu'est la vraie liberté, mais certaines choses leur seront inaccessibles et demeureront simplement des rêves. Et cela n'est pas mauvais ; les rêves nous font emprunter des sentiers inédits, mais ils ne mènent pas forcément vers la destination à laquelle nous pensions au départ.

Et parfois, il est nécessaire de changer de sentier, car sinon, on court vers un précipice. Finie pour toujours la crème glacée.

N'aimant pas le mensonge, je ne vais pas vous mentir non plus.

QUI EST MON CORPS ?

J'ai un corps, comme vous. Une tête, deux bras, deux jambes, rien d'exceptionnel. Mais ce corps n'est pas à moi. *Je suis mon corps.*

Si vous me serrez la main, alors vous me touchez. C'est moi, ce n'est pas qu'une main. Et dans certains contextes, me toucher la main est inadmissible; vous n'avez pas le droit de me toucher sans mon accord. Pas parce que mon corps est ma propriété, mais parce que *mon corps est moi*.

Si vous touchez ma voiture, je ne serai peut-être pas très contente. (Il est où ton permis, coco? T'as déjà conduit une manuelle?). Mais vous n'avez touché que ma propriété, vous ne m'avez pas touchée, moi.

Une propriété, on l'achète, on la construit, on la vend, on la brise. Mais vous ne pouvez rien faire de tout cela avec moi.

Et si je ne suis pas une propriété, je ne suis pas *ma propriété*. Je suis moi. Quitte à être honnête avec vous, soyons honnête jusqu'au bout: je n'ai pas plus le droit de m'acheter, me vendre, me construire ou me briser que vous.

Oh! je pourrais le faire, comme vous (mais je sais que vous avez souvent de belles intentions, ne vous braquez pas!). Mais *pouvoir* faire quelque chose ne m'en donne pas le *droit*.

Vous me suivez toujours? Attention, on s'en va vers un sentier brulant. Le genre de sentier qu'on n'emprunte souvent qu'avec de bons amis, car on ne veut pas se retrouver tout seul au bout. Pas de précipice à la fin, promis. Mais je ne vous promets pas de crème glacée non plus.

TOUT CE QUE JE (NE) CONTRÔLE (PAS)

Si je suis mon corps, si mon corps n'est pas ma propriété, si je ne peux pas tout faire avec ce corps qui est moi (que ce soit gagner les Jeux olympiques ou me faire esclave contre rémunération), il y a des centaines d'actes que je ne peux pas faire au nom du *droit à la propriété*.

On pourrait inventer des tas de slogans. Certains existent déjà.

«Mon corps, mon choix!»

«Mon corps, mon vêtement!»

«Mon corps, ma chirurgie esthétique!»

Oh! je ne dis pas que nous devrions tous porter des uniformes. Cela dit, non, je n'ai pas le droit de me promener torse nu au centre-ville en plein été parce qu'il fait chaud et *parce que c'est mon corps*.

Je peux très bien décider de payer un chirurgien pour me refaire le nez, mais ce n'est certainement pas un droit basé sur le droit à la propriété individuelle de ma personne. Et je peux aussi décider de concevoir un enfant avec l'homme que j'aime, mais ce n'est pas parce qu'il grandit en moi que cela me donne le droit de le détruire.

Oups ! Nous venons de marcher sur une braise !

Il y a des choses comme cela dans la vie qui nous font mal. Ne suis-je pas maître de mon corps, maître de moi ?

Si je veux sortir dehors, j'y vais ! Et que personne ne m'en empêche !

Mais si le rhume s'empare de moi, je n'ai plus qu'à sortir les mouchoirs. Je ne contrôle pas tout. Je déprime, je me mets en colère, je pleure, je souris. Il y a tant d'émotions et de désirs en moi que je contrôle si peu. Alors, contrôler la maladie ou les autres, n'en parlons pas !

UN SANCTUAIRE POUR PROTÉGER

Quand une vie apparaît, là aussi, j'exerce si peu de contrôle. Quelle tête aura-t-il ? Sera-t-il en santé ? Pourquoi la contraception n'a-t-elle pas fonctionné ? Pourquoi le père n'en veut-il pas ? Pourquoi est-ce que je vomis mes tripes tous les matins ? Et les vergetures...

Mon corps a changé ; j'ai changé. Je suis autre. Chaque matin, le temps, avec ses joies et ses épreuves, imprime un passage sur moi ; le passage d'une vie nouvelle imprime d'ailleurs un passage bien visible.

Une autre vie. Un autre corps. Une autre personne. Et mon corps ? Qu'est-ce que *mon corps* vient faire là-dedans ? Il ne pourrait pas naître d'une rose ou d'un chou, celui-là ?

Or, s'il naissait d'une plante, qui le protégerait ? Resterions-nous à côté, à surveiller qu'il grandit bien, qu'il est en sécurité ? Il est si vulnérable, si petit, si fragile. C'est si facile de le piétiner. Il lui faut une aide perpétuelle avant d'éclore. Cette aide viendra de moi ; de toute ma personne, et donc de mon corps aussi.

Mais je ne veux peut-être pas l'aider. Je ne veux pas qu'il s'impose.

LA VIE NE S'IMPOSE PAS

J'ai dit en début d'article que je serai honnête, que je ne mentirai pas.

Voilà une vérité : la vie ne s'impose pas.

Chaque vie nouvelle naît de nos actes. Des actes réalisés dans l'amour, mais aussi dans le regret, dans la tristesse, dans la folie, sous l'effet de drogues, ou encore dans l'irrespect de ma volonté et de mon corps et donc de ma personne entière.

Cela ne change rien au fait que ce nouvel être ne s'impose pas ; il est, tout simplement, et n'a rien choisi. Il n'a pas la propriété de son corps, tout comme moi je ne l'ai pas. Il n'a pas encore de volonté, mais il est intouchable, comme je suis intouchable si je ne veux pas qu'on me touche. Oh ! certains me violent ; ils violent mon corps ou ma conscience. Mais cela me donne-t-il le droit de violer le corps de cette vie en moi ? Y a-t-il des corps, et donc des personnes, moins dignes d'être respectés que d'autres ?

Votre corps ne m'appartient pas. Mon corps ne m'appartient pas. Des tas de sentiers s'offrent à nous. Et si nous choisissons un chemin sur lequel le respect de tous est la destination ?

C'est un long chemin, mais nous n'atteindrons jamais le bout si nous ne commençons pas à marcher dessus dès aujourd'hui.

Ce n'est pas un beau sentier balisé et toujours vert. On peut s'écorcher sur des épines, chuter, désespérer. Si je l'emprunte seule, c'est une tragédie sans nom. Mais si j'y suis entourée, alors il y aura toujours une main pour m'aider à me relever. Une main, peut-être la vôtre ; votre personne, entière et belle, qui décide de se donner pour un autre, l'espace d'un instant.

On peut aussi choisir d'autres sentiers ; des chemins de propriété, de possession, de contrôle total, d'irrespect, de destruction, de jugement. Penser que ces chemins mènent au bonheur relève de l'utopie.

Il ne faut pas mentir aux enfants ; j'essaierai d'apprendre aux miens que certains chemins ne valent pas la peine d'être empruntés. ■

Note:

Ce texte a d'abord été publié sur notre site Web le 28 mai 2019. Pour consulter tous nos billets, vous pouvez visiter le www.le-verbe.com.

Ariane Beauféray, épouse et mère de deux enfants, est doctorante en aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

IMPOSEZ VOS RÈGLES AU BOULOT

Travail et temporalité féminine selon Marianne Durano

Est-il possible d'aménager des horaires de travail plus respectueux des cycles féminins ? La philosophe française Marianne Durano pense que oui.

Dans son récent essai *Mon corps ne vous appartient pas*, la jeune auteure formule une proposition ambitieuse : « Laisser une plus grande marge de manœuvre aux femmes dans l'organisation de leur temps de travail » (p. 104).

DEUX SEXES, DEUX TEMPORALITÉS

Respecter la temporalité féminine, c'est à la fois permettre aux travailleuses de vivre pleinement leur maternité et donner une chance aux mères de mieux intégrer le marché du travail. Voilà la conciliation travail-famille pensée dans une perspective globale.

Plus largement, respecter la temporalité féminine, c'est une question d'égalité des sexes. Car toutes les femmes sont sujettes, par leur nature féconde, à un cycle de vie allant de la puberté à la ménopause, ce cycle étant lui-même régulé par l'alternance entre périodes fertiles et périodes infertiles.

Que cette fécondité naturelle soit actualisée par la maternité ou non, elle touche toutes les femmes. La maternité potentielle des femmes

demeure la grande différence entre les sexes. « Parce que, malgré toutes les techniques et les discours constructivistes en vigueur, la femme continue d'enfanter, contrairement à l'homme » (p. 91).

À l'opposé, l'homme connaît une fécondité sans variation, au long de toute sa vie ou presque. Il est fertile tous les jours, de la puberté jusqu'à la mort, en théorie du moins. De plus, il ne porte pas les enfants qu'il conçoit, pas plus qu'il ne nourrit lui-même ses bébés. Cela lui permet donc de s'adonner plus aisément à une sexualité récréative, sans conséquences – pour lui du moins ! Conjointement, cette « liberté » reproductive lui permet de s'adonner à une performance économique, productive, sans obstacles.

Notre société, guidée par le capitalisme, a bâti son idéal de performance à partir de cette temporalité masculine. Afin que les femmes puissent se plier à cet idéal et deviennent les égales de leurs collègues sur le marché du travail, la médecine a déployé un arsenal de techniques leur donnant la possibilité de maîtriser leur fécondité, suivant l'idéal cartésien de domination de la nature.

Par la contraception, la stérilisation volontaire et l'avortement, les femmes réussissent maintenant à dompter leur fertilité, se rendant en tout temps disponibles pour leurs partenaires sexuels... et pour leurs

employeurs. Grâce aux techniques de procréation assistée, elles peuvent reporter leur « projet d'enfant » à un âge de plus en plus avancé. Tant pis si ces outils font violence au corps et à l'esprit des femmes. C'est le prix à payer pour l'égalité.

Tout au long de son ouvrage, Marianne Durano dénonce l'injonction à la disponibilité et la performance, sexuelle comme économique, de même que les moyens employés pour y parvenir. Dans son quatrième chapitre, intitulé « La double peine des *working girls* », elle fait des propositions pour transformer notre rapport au travail. Durano pense qu'un meilleur équilibre entre le travail rémunéré et les autres sphères de nos vies est possible, et que cet équilibre passe notamment par la prise en compte des cycles naturels de la fertilité féminine.

DU TEMPS POUR TRAVAILLER AUTREMENT

Durano critique d'abord le « plan de carrière idéal valorisé par notre société – études longues, un pic de performance autour des 30 ans, un sommet de carrière vers 40 ans ». Elle constate que cette ligne du temps « est absolument incompatible avec le rythme du corps féminin – une fécondité maximale avant 25 ans,

une maternité qui s'étale de 25 à 40 ans, puis la ménopause» (p. 86). Comme nous l'avons mentionné, un tel parcours est effectivement calqué sur la temporalité masculine.

L'auteure propose donc de transformer nos normes sociales afin qu'il devienne acceptable pour les femmes d'avoir leurs enfants entre leurs études et leur entrée sur le marché du travail. Après tout, ce n'est pas fou de vouloir avoir des bébés quand on est jeune, fertile et pleine d'énergie. Il serait au moins appréciable que les mères qui retardent l'obtention de leur premier emploi pour cette raison ne soient pas discréditées d'avance par leurs futurs employeurs.

Il conviendrait aussi que, pendant la grossesse, la salariée enceinte puisse modifier son horaire pour s'adapter à ses besoins particuliers, notamment le repos et les rendez-vous multiples. Durano plaide pour un allongement des congés de maternité, qui sont de seulement 16 semaines en France, et pour une amélioration de la sécurité d'emploi des nouvelles mères.

Celles-ci devraient également pouvoir s'aménager des mesures de conciliation travail-famille sans en être pénalisées. Durano donne en exemple travailler à temps partiel, rapporter des dossiers à la maison et participer à des réunions par visioconférence. Je note qu'il serait appréciable que les pères disposent d'accommodations similaires. Si l'on souhaite un partage équitable des tâches familiales dans les couples, il serait paradoxal de ne pas accorder ces possibilités aux hommes aussi.

Finalement – et c'est là la proposition la plus novatrice à mon avis –, Marianne Durano pense que toutes les femmes devraient être en mesure d'adapter leur horaire de travail à leur propre cycle menstruel. Nous le savons, ce cycle qui régule la fertilité féminine a des impacts sur notre niveau d'énergie, notre humeur, notre

bien-être physique, et conséquemment, dit Durano, sur notre productivité au travail. Il devrait donc être possible, pour nous les femmes, d'alléger notre horaire ou carrément de prendre congé quand nous sommes menstruées, quitte à travailler davantage pendant les autres périodes de notre cycle.

Si la conciliation travail-famille est un sujet souvent abordé lorsqu'il est question d'égalité des sexes en matière d'emploi, la prise en compte de la temporalité féminine est systématiquement laissée de côté. Cela est d'autant plus surprenant, et même choquant, que cette temporalité cyclique touche toutes les femmes, qu'elles soient mères ou pas.

Il ne s'agit là que de quelques-unes des propositions formulées par Marianne Durano pour réformer notre société. Adeptes de décroissance et d'écologie intégrale, l'auteure parvient à résumer brillamment son programme en une phrase : «Travailler moins, moins loin, pour consommer moins et mieux : tout le monde, hommes, femmes et enfants, y trouverait son compte, hormis ceux qui dépendent de notre aliénation» (p. 103). ■

Ariane Malchelosse est une jeune mère au foyer exilée aux États-Unis, où elle vit avec son mari et leur fils. Diplômée en science politique, mais surtout passionnée de périnatalité, elle se plaît à réfléchir sur le Québec d'aujourd'hui et la parentalité.

Pour aller plus loin :



Marianne Durano, *Mon corps ne vous appartient pas. Contre la dictature de la médecine sur les femmes*, Albin Michel, 2018, 304 pages.



LES PÈRES DE L'ÉGLISE

voix des pauvres

L'expression *doctrine sociale* de l'Église désigne l'ensemble cohérent de thèmes d'importance sociale qui, à partir de la lettre encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII portant sur la «question ouvrière», en 1891, s'est développé à travers les écrits officiels du Magistère (le pape en communion avec les évêques).

La sollicitude sociale de l'Église n'a pourtant pas commencé avec ce document, car l'Église ne s'est jamais désintéressée de la société. Une longue *tradition sociale* catholique précède cet enseignement officiel. Elle s'inspire de la réflexion de philosophes, pasteurs et théologiens sur des questions sociales, mais aussi du témoignage de charité et de justice sociale rendu par une foule innombrable de chrétiens engagés au cours des siècles.

Le début de cette tradition sociale remonte à ceux que l'on nomme *Pères de l'Église*, aux 4-5^e siècles, à une époque de l'Empire romain marquée par une énorme et scandaleuse disparité entre une poignée de puissants riches propriétaires fonciers et une majorité de pauvres.

Le message des Pères de l'Église tourne autour de quelques principes

forts formant, en quelque sorte, le noyau primitif central de la doctrine sociale moderne.

- Le christianisme appelle la personne humaine à renoncer à la richesse et au pouvoir en tant que valeurs absolues.
- Le problème ne réside pas dans l'usage ou la possession des biens matériels, mais plutôt dans le désir excessif (avarice) et l'usage égoïste (exploitation, avidité, gaspillage). Une conversion du cœur est nécessaire.
- Les biens matériels sont bons, car créés par Dieu. Ils doivent servir au bien-être de tous (destination universelle).
- Les pauvres sont identifiés au Christ et doivent faire l'objet d'une sollicitude particulière (option préférentielle).
- La foi et l'amour vécus au sein de la communauté chrétienne conduisent au partage et au soutien mutuels (solidarité).

Parmi les Pères, certaines figures ont marqué la tradition sociale catholique.

« Tant que la
misère existe,
vous n'êtes
pas riches.
Tant que la
détresse existe,
vous n'êtes
pas heureux.
Tant que les
prisons existent,
vous n'êtes
pas libres. »

Chris Marker,
Le joli mai, 1962.

Clément d'Alexandrie

Son traité *Quel riche peut être sauvé* fait l'étude des paroles du Christ sur la richesse et les interprète de telle sorte que les riches Alexandrins puissent être accueillis dans l'Église. Il refusa la condamnation du riche, mais rappela que ses richesses ne sont ni bonnes ni mauvaises. En tant que simple usufruitier, le riche doit utiliser ses biens afin de secourir le pauvre dans le besoin.



Basile le Grand

Basile de Césarée manifesta un grand équilibre dans l'instauration de la justice sociale entre le droit de propriété, les obligations à l'endroit des pauvres, l'esprit de pauvreté et le rôle du travail. Deux de ses frères, Grégoire de Nysse, grand pourfendeur du vice de l'usure,

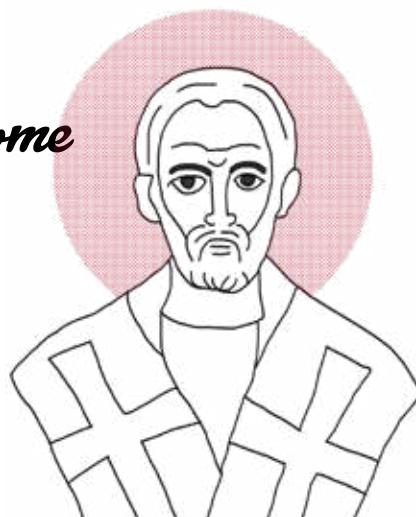
et Grégoire de Naziance, ont été canonisés.

À la suite de la conversion de l'empereur Constantin, il se fit le promoteur de nouvelles formes d'institutions sociales et hospitalières inspirées par le discours des Pères sur la pauvreté, la richesse et l'intendance.

Des « maisons des pauvres » furent peu à peu construites autour des évêchés et des monastères. Elles donnèrent une crédibilité aux discours patristiques et à l'enseignement de l'Église sur l'attention aux démunis, le service aux malades et la dignité de chaque être humain, et connurent ensuite une expansion dans la cité médiévale.

Jean Chrysostome

Jean Chrysostome élaborait la première théologie du travail ainsi que celle du bien commun avec l'obligation de donner aux pauvres, dont il fut l'avocat toute sa vie. Ne condamnant pas la propriété, mais la reconnaissant comme une nécessité sociale, il fait dépendre la valeur de la richesse ou de la pauvreté à l'usage qui en est fait.





Ambroise de Milan

Ambroise de Milan a mis en lumière la doctrine sur le droit de propriété et la destination universelle des biens, ainsi que le refus de l'esclavage. Son ouvrage principal, le *De Officiis*, est un véritable chef-d'œuvre de théologie morale et sociale.

D'abord reconnu pour sa théologie et son combat contre les hérésies, saint Augustin ne fut pas étranger aux questions sociales. Il a beaucoup prêché et écrit sur la pratique de la charité et le danger des richesses, comme ses prédécesseurs latins et grecs. On lui doit la théorie des *deux cités*, terrestre et céleste, formulée dans *La Cité de Dieu*, qui connaîtra un important développement dans toute l'histoire du Moyen Âge occidental.



Augustin d'Hippone

UNE INTERPELLATION POUR AUJOURD'HUI

Les Pères de l'Église ont brillamment contribué à notre compréhension des implications sociales de la foi chrétienne à partir des Écritures, mais ils ne nous fournissent pas pour autant de « plans concrets » afin d'améliorer la vie en société. Une contextualisation et une interprétation prudente des divers écrits patristiques en fonction des auditoires visés, des catégories sociales utilisées et du but recherché, de même qu'une analyse sociale contemporaine, sont nécessaires.

Nous ne pouvons toutefois qu'être tentés de faire des rapprochements avec leur époque, lorsqu'on constate que le fossé planétaire séparant riches et pauvres ne cesse de s'élargir depuis la crise financière en 2008. Dans la dernière année seulement, révèle le dernier rapport d'Oxfam, la fortune des milliardaires dans le monde a augmenté de 900 milliards de dollars, soit 2,5 milliards de dollars par jour.

On dénombre un nouveau milliardaire tous les deux jours.

Les richesses sont plus concentrées que jamais. En 2019, seulement 26 personnes possédaient autant que la moitié la moins bien lotie de la population mondiale (soit 3,8 milliards de personnes), contre 43 personnes l'année précédente. Sur la même période, la richesse de la moitié la plus pauvre a chuté de 11 %.

Jeff Bezos, l'homme le plus riche du monde et propriétaire d'Amazon, a vu sa fortune atteindre 112 milliards de dollars. Un pour cent seulement de sa fortune équivaut au budget total de la santé de l'Éthiopie, un pays très pauvre de 105 millions d'habitants.

Par leur voix, exprimée à travers homélies, sermons et traités en faveur des pauvres, les Pères voulaient s'inscrire dans le sillage des prophètes bibliques, défenseurs des déshérités, et de Jésus de Nazareth, qui s'était présenté d'abord comme « un messie pour les pauvres » (Lc 4,21).

En ayant le souci de pratiques pouvant être comprises et vécues comme une Bonne Nouvelle, un lieu d'humanisation et de socialisation, ils ont donné naissance à une culture et à une façon nouvelle d'appréhender l'humanité qui vont perdurer jusqu'à nous et nous interpellent encore aujourd'hui sur la place réellement faite aux « sans droit » et aux « sans voix ».

Les Pères de l'Église peuvent inspirer notre engagement social en faveur des pauvres et des exclus, dans un monde marqué par des inégalités croissantes et scandaleuses nourries par le désir exclusif du profit et la soif du pouvoir. ■

Ex-président du Comité des programmes d'éducation au Conseil national de l'organisme Développement et Paix, **Pierre Leclerc** a aussi effectué un stage pour étudier le projet Économie de Communion du mouvement des Focolari, dans quatre pays d'Europe. Il donne les enseignements du Parcours Zachée, la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne au diocèse de Saint-Jérôme.



Il faut avoir l'esprit bien alerte pour lire Christian Saint-Germain. D'abord, les idées s'enchaînent rapidement. Souvent, il amalgame plusieurs éléments éclectiques dans une même phrase pour exprimer sa pensée. Puis, son écriture fonctionne par allusions, parfois très ténues et subtiles. On y retrouve des références à l'histoire du Québec, à sa littérature, à sa culture populaire, ainsi qu'à sa politique (actuelle et passée).

On s'habitue à ce rythme cadencé et on y prend gout. On se laisse même rapidement aller au rire (cela vaut mieux qu'en pleurer, dit-on !) au contact de ce langage métaphorique, ironique, direct et tranchant. D'ailleurs, il écrit lui-même à la fin de *Naître colonisé en Amérique* :

« On n'imagine pas encore la puissance libératrice de l'embâcle levé, de la chance d'une écriture enjouée dégrevée du faux sérieux des esbroufes provinciales aux fleurets mouchetés. Feux sur les générations précédentes et leurs légendes dorées ! Faire table rase ! » (*Naître colonisé*, p. 200).

Intéressante, cette dernière expression, « faire table rase », mais on y reviendra plus tard...

Saint-Germain entreprend donc la descente dans l'inconscient collectif québécois, ce Québec même qui n'a pas

encore commencé à exister et qui attend toujours (ou plutôt n'attend plus, et même n'a jamais attendu, peut-être) que le Parti québécois (PQ) lui ouvre les portes d'un avenir.

L'ÉCRIVAIN DU NIVEAU MÉTRO

De son rôle d'écrivain, Saint-Germain en parle comme d'une carrière qui s'est préparée « au niveau métro dans les catacombes du savoir prolétarien, à l'UQAM » (*Naître colonisé*, p. 194). C'est là une posture des plus riches : celle qui permet de descendre et de ressasser les profondeurs vaseuses de l'oubli, celle qui affronte les monstres cachés de la nation québécoise.

Rappelons que Saint-Germain est professeur de philosophie à l'UQAM. C'est donc littéralement à partir des fondations de cette Révolution (qui donna au Québec un système d'éducation géré par l'État et une « Université du peuple ») qu'il fait le procès de la supposée « mise au monde » du Québec dans les années 1960. En réalité, nous dit-il, « la Révolution tranquille [...] n'eut de révolutionnaire que la rotation d'une génération sur elle-même » (*Naître colonisé*, p. 148).

Partant de cette idée, il déduit que cette génération ne léguerait aux suivantes qu'un État-providence déficient et

gangréné. Par l'entremise des «chroniques du PQ», Saint-Germain remet en question les sacrosaints «acquis» de la Révolution tranquille qui se disloquent et partent en lambeaux.

Les images de ces lambeaux relayées ici par l'écriture n'ont rien de rassurant. Aux yeux de ce Thésée du Québec actuel, elles sont celles d'une société de colonisés en Amérique qui suit inévitablement sa trajectoire vers l'annihilation, vers ce *génocide programmé* qui s'accomplit depuis ses débuts.

NAÎTRE AU MONDE AVORTÉ

La métaphore de la naissance est d'ailleurs particulièrement forte (et monstrueuse). En fait, Saint-Germain parle plutôt d'une mise au monde avortée du Québec moderne. Que sa lecture sociologique de la réalité liée à l'avortement vous plaise ou non, sa petite leçon d'éthique au sujet de celle-ci et, dans le même ordre d'idées, du *suicide légalisé* et du *meurtre assisté par l'État* (alias les «soins de fin de vie» et le «droit à mourir» – Saint-Germain n'a pas peur des mots !) m'apparaît incontournable.

Les questions ici soulevées par le philosophe semblent essentielles à un sain débat. En passant sous silence ces considérations éthiques, n'oriente-t-on pas l'opinion publique en plus de continuer à ouvrir une boîte de Pandore sur le plan légal ? (Soit dit en passant, le consensus médiatique sur cette question [et sur toutes autres] attire aussi les foudres de Saint-Germain.)

Avortements massifs et surtout élimination des aînés sont là quelques chemins par lesquels passe ce que l'auteur

appelle le *dispositif génocidaire silencieux*, un dispositif auquel les Québécois prennent eux-mêmes part.

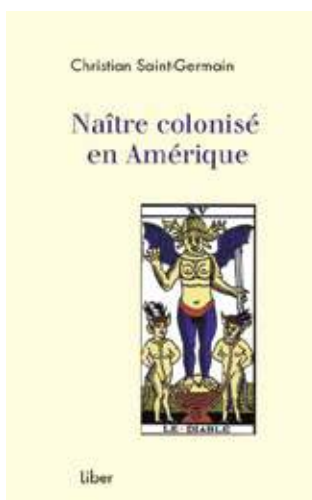
UNE TABLE TOUJOURS RASE

On se demande en fin de compte si Saint-Germain n'a pas raison en parlant d'une histoire qui se répète dans sa mise au monde toujours avortée, dans ses actes manqués (depuis la victoire transformée en défaite des Patriotes à Saint-Denis, jusqu'aux pseudo-référendums et aux derniers déboires du PQ). Si, suivant le philosophe, le Québec est sorti de la Grande Noirceur comme un enfant mort-né et que l'on traverse présentement LA véritable Grande Noirceur, comment en sortir, sinon par le seul moyen que l'on connaisse ?

On revient ici à l'expression *faire table rase*, qui ne m'apparaît pas anodine. N'est-ce pas en effet la devise du Québec de la Révolution tranquille qui s'est construit, d'un point de vue historiographique et culturel, sur un *Refus global*, justement (je fais référence au fameux manifeste automatisé sur lequel la modernité culturelle québécoise trouve son assise historique et sa référence première) ? Il y a donc l'apparence d'un paradoxe lorsque Saint-Germain s'attaque à ce principe de *tabula rasa* des années 1960, en même temps que c'est la méthode par laquelle il assoit sa démarche intellectuelle.

Cette approche ne serait-elle pas vouée à l'échec ? Comment sortir de cette impasse, sinon en essayant de tenir compte du passé, justement ? Car il ne faut pas oublier que, si Paul-Émile Borduas (auteur du *Refus global*) parlait de *tabula rasa*, il promouvait aussi l'entière responsabilité de demain. Or, s'il y a quelque chose que les automatistes nous ont appris (même si l'on s'entête à ne pas vouloir retenir ce «détail»), ce sont les conséquences familiales et sociales désastreuses et directes de cette table rase du passé sur le futur. Déjà, les enfants automatistes étaient pour plusieurs sacrifiés à l'idole de l'individualisme ou de l'*accomplissement de ses dons individuels* (passage emprunté aux Évangiles dans le célèbre manifeste, mais malheureusement bien mal appliqué !). Il semble en fin de compte que ces enfants anéantis aient porté seuls le poids de demain.

Tout à sa révolte, Saint-Germain manie donc encore ici son arme favorite : l'ironie. Il est absolument conscient des dangers à sortir de la *Noirceur*, du ventre maternel, à la façon encore une fois du mort-né, sans perspective d'avenir, parce qu'il est coupé de ses racines et tué dans l'œuf ! Nous serions ainsi condamnés à retourner sans cesse dans les limbes et dans l'infantilisme (tant décrié par les intellectuels canadiens-français du début du



20^e siècle d'ailleurs), jusqu'à ce que nous soyons tous décimés.

Pour naître vivant, il faut un cordon, un fil conducteur qui relie l'intérieur à l'extérieur. C'est probablement en ce sens que Saint-Germain l'entend : faire *tabula rasa* de la table rase, n'est-ce pas vouloir sortir de ce cycle infernal, n'est-ce pas désigner la table vide ? Sa propre descende dans les basfonds nationaux abonde en ce sens.

UN MODÈLE DE NOMBRILISME

En entreprenant la lecture de *Québec circus*, qui clôt une suite de quatre ouvrages sur la grande « Extermination tranquille¹ », je constate avec bonheur que Saint-Germain est bien conscient des limites à faire fi du passé. Et comme pour venir en réponse à ma réflexion, il écrit justement, au sujet des automatistes, qu'ils étaient une « troupe de vagabonds narcissiques faisant payer la découverte de la profondeur de leur nombril à leurs enfants en n'ayant gardé du surréalisme que la seule formule : "Semez vos enfants au coin d'un bois" » (*Québec circus*, p. 101).

À mon sens, il y a quelque chose ici d'essentiel à la compréhension de notre société actuelle et que Saint-Germain a saisi : ses fondements sont vaseux et les conséquences en sont mortifères. La chose m'apparaissait bien claire en ce qui concernait la réification de nos enfants, mais le philosophe lève le voile et tisse un lien nouveau entre ce même héritage nombriliste et le sort de nos aînés : « [L'État est] une machine à dévorer les enfants et à achever les vieillards, à éconduire les malades et à subventionner les humanistes » (*Québec circus*, p. 80).

ET QUE ÇA TOURNE...

Dans ce dernier ouvrage, l'auteur reprend donc son thème principal : l'héritage empoisonné du PQ. À travers la décrépitude du legs de la Révolution tranquille, il s'attaque encore et toujours *aux grandes institutions en carton-pâte*, soit notamment à la grande *piraterie médicale* qu'est notre système de santé « gratuit » (dans le sens de très couteux pour les contribuables, sans que cela leur garantisse des services médicaux dignes, et très payants pour la *mafia des médecins*).

À ce sujet de prédilection s'ajoute l'actualité de l'année 2018 et la fameuse légalisation du cannabis. S'inscrivant (encore et toujours) dans cette fuite de la réalité qui serait

le propre des Québécois, cette nouvelle loi participerait au génocide programmé : « Ce gâchis expérimental faisait du Canada un chef de file dans les techniques de trépanation chimique et les méthodes de réduction des têtes jivaros » (*Québec circus*, p. 37).

Rien n'échappe au regard affuté de Saint-Germain. Sa plume mordante fait rire aux larmes. On se réjouit de l'entendre dire ce qu'« il ne faut pas dire » : de l'absurdité du discours ambiant sur *l'abolition des sexes*, à l'impossibilité d'aborder les sujets relatifs à l'immigration et à la précarité de la langue.

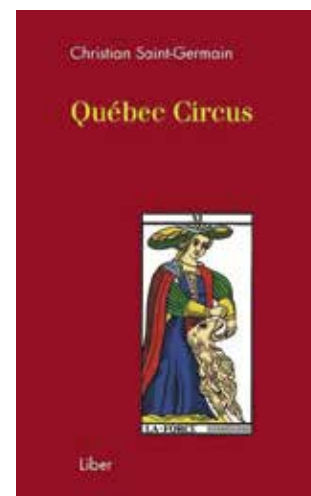
L'ironie a cela de paradoxal : elle fait rire, et pourtant, ce sont ici les mots du désespoir, les mots du mourant.

Bref, tout y passe dans le portrait de ce grand cirque triste, dans ce grand *tourner en rond* collectif dont le cercle s'amenuise jusqu'à extinction.

*

Malgré tout, on se réjouit de ces lectures. Les dénonciations de Saint-Germain revendiquent des valeurs trop longtemps délaissées : l'amour du prochain, le respect des aînés, l'altruisme, le don de soi, la responsabilité.

On sent qu'enfin l'hégémonie idéologique de la Révolution tranquille est sur son déclin et, avec lui vient l'espoir que la personne et l'âme humaine reprendront peut-être du galon. Critiquer l'état des choses, n'est-ce pas déjà ouvrir la voie vers d'autres possibles ? ■



Christian Saint-Germain,
Naître colonisé en Amérique,
Montréal, Liber, 2017, 204 p.

Christian Saint-Germain,
Québec circus, Montréal, Liber,
2019, 195 p.

1. *L'avenir du bluff québécois* (2015), *Le mal du Québec* (2016), *Naître colonisé en Amérique* (2017) et *Québec circus* (2019).

Émilie Théorêt détient un doctorat en études littéraires.

En historienne de la littérature, elle aime comprendre les choix qui ont façonné et qui façonnent encore la société québécoise.



Le livre *L'ABC de la conversion pastorale*, de l'abbé Jean-Philippe Auger, nous convie à une réflexion sur le changement de culture pastorale par lequel nous devons passer pour répondre sérieusement et adéquatement aux défis missionnaires qui sont les nôtres.

En se fondant sur le témoignage personnel de l'auteur, qui relate sa propre expérience de pasteur ayant compris la nécessité de revoir son style de leadership ecclésial, l'ouvrage nous invite à *entreprendre* une véritable conversion de toutes nos conceptions et actions pastorales.

La conversion pastorale est un chemin de maturation apostolique des personnes en position de responsabilité dans l'Église.

DU MALAISE À L'ÉQUILIBRE

Généralement, un responsable s'engage sur ce chemin lorsqu'il travaille dans un contexte organisationnel qui lui révèle plus ou moins brutalement son incapacité à infléchir le cours des choses dans le sens de ses aspirations,

LA NOUVELLE LANGUE DE LA MISSION

du fait des principes qui structurent cet environnement organisationnel, des résistances qu'il offre et des dysfonctionnements qui le minent.

En s'inspirant de nombreux théoriciens, Jean-Philippe Auger procède, au long de cinq chapitres, à l'analyse détaillée du processus de conversion pastorale, qu'il découpe en autant d'étapes. Cela nous mène d'un équilibre initial à un nouvel équilibre en passant par des phrases de tension grandissante, de régression, d'exploration et de restructuration de l'activité pastorale autour de nouveaux paradigmes refondant l'identité du leader en l'axant sur la formation de disciples.

La juste compréhension du rôle de formateur de disciples-missionnaires qui incombe aujourd'hui plus que jamais aux responsables ecclésiaux conduit, en fin d'ouvrage, à une prise de conscience capitale sur l'élargissement nécessaire des compétences pastorales des leaders et sur l'adaptabilité tout aussi nécessaire de ces compétences aux diverses situations dans lesquelles les leaders sont appelés à œuvrer à la croissance et à la maturation des chrétiens.

Dans un contexte de mutation comme le nôtre, marqué par le besoin d'innovation apostolique autant que par celui d'une coresponsabilité accrue des prêtres et des laïcs dans la mission d'évangélisation et de formation à la vie chrétienne, la rénovation pastorale passe en définitive par une posture d'apprentissage permanent, garante de l'efficacité et de la transmissibilité du leadership ecclésial,

duquel le succès de l'effort missionnaire dépend grandement.

POUR DÉFAIRE QUELQUES NŒUDS

On l'aura compris, *L'ABC de la conversion pastorale* s'adresse à toute personne en situation de responsabilité dans l'Église, c'est-à-dire à toute personne qui exerce un ministère (pas forcément ordonné) pour le bien et la croissance de sa communauté. Il répondra à quelques-unes des questions que finissent inévitablement par se poser ceux qui butent sur les obstacles empêchant la fécondité de la mission et qui, malgré ces situations de blocage souvent déprimantes, cherchent à redonner sens et vigueur à leur expérience de témoin et à leur engagement en Église.

L'ouvrage conviendra particulièrement à ceux qui éprouvent le besoin de mieux cerner les enjeux relatifs à la conversion pastorale en paroisse, comprise comme processus de redynamisation missionnaire des personnes et de la communauté, au moyen d'un leadership ecclésial axé sur la formation de disciples-missionnaires.

D'ailleurs, en bénéficiant de l'apport précieux du *coaching*, le leadership ecclésial sera lui-même conçu et vécu comme un lieu de croissance et de maturation chrétienne. ■

Jean-Philippe Auger, *L'ABC de la conversion pastorale*, Montréal, Novalis, 2018, 224 pages.

DES JEUNES DE LÉVIS DONNENT ACCÈS À L'EAU EN INDE

L'eau n'est pas facilement accessible à tous dans le monde. Une douzaine de jeunes du Collège de Lévis ont été sensibilisés à cet enjeu par leur animatrice de pastorale, Valérie Laflamme-Caron. Ainsi, les élèves travaillent depuis près de deux ans à soutenir la construction de puits dans le sud-est de l'Inde.

Un souper-bénéfice a eu lieu le 14 mars dernier au profit de Sopar, un organisme prônant la solidarité par le partage. Les 130 participants au souper ont misé à un encan silencieux, permettant ainsi d'amasser près de 1 500 \$, soit bien assez pour construire un puits (900 \$).

«J'ai connu le projet grâce à une activité-bénéfice à l'école de Rochebelle, en juin 2017. Denys Parent, l'animateur de pastorale et de vie spirituelle, avait

déjà amorcé un partenariat en Inde. J'ai présenté le projet ici, qui a été bien accueilli. Avec Sopar, on évite les écueils du volontarisme. On offre des fonds à des gens déjà mobilisés qui investissent aussi», souligne Valérie, qui est également collaboratrice au *Verbe* (voir son reportage en page 36).

«Au fil du projet, les élèves ont démontré qu'ils avaient la foi, la charité et l'espérance. Il ne faut pas avoir peur d'être exigeant envers eux», a-t-elle ajouté.

«Ce projet a permis d'aider près de 3 000 personnes à avoir accès à l'eau potable en Inde», a résumé David Lehoux, directeur général du Collège de Lévis. D'autres activités de financement sont prévues. Le prochain voyage en Inde aura lieu en janvier 2021. ■



Photo : Avec l'aimable autorisation de Valérie Laflamme-Caron

Prochain numéro

Éducation

École à la maison :
entre réalisme et utopie?

Saint Joseph,
modèle d'éducateur

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Le Verbe est financé essentiellement par les dons de personnes comme vous qui croient en notre mission. Nous remettons des reçus de charité.

Visitez le-verbe.com pour découvrir comment contribuer.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard,
Alexandre Dutil, Maxime Huot-Couture, James Langlois,
Antoine Malenfant et Simon Lessard.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël De Champlain,
Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre,
et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS • Noémie Brassard

RESPONSABLE DE L'INNOVATION • Simon Lessard

ADJOINTE ADMINISTRATIVE • Libéra Houenagnon

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Judith Renaud

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Textes bibliques reproduits avec l'autorisation de l'AELF – aelf.org.

Les photos des pages 4, 5, 12, 16, 19, 34, 43, 47, 48, 64, 68, 73, 77, 82 et 84 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

LE VERBE

L'Informateur catholique
enregistrement: 13687 8220 RR 0001
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE
Photo de Marie Laliberté



Faites nous confiance pour tous vos
projets d'impressions.

Visitez notre site achat en ligne à :
shop.stampa.ca

445, avenue Marconi
Québec (Québec) G1N 4A7

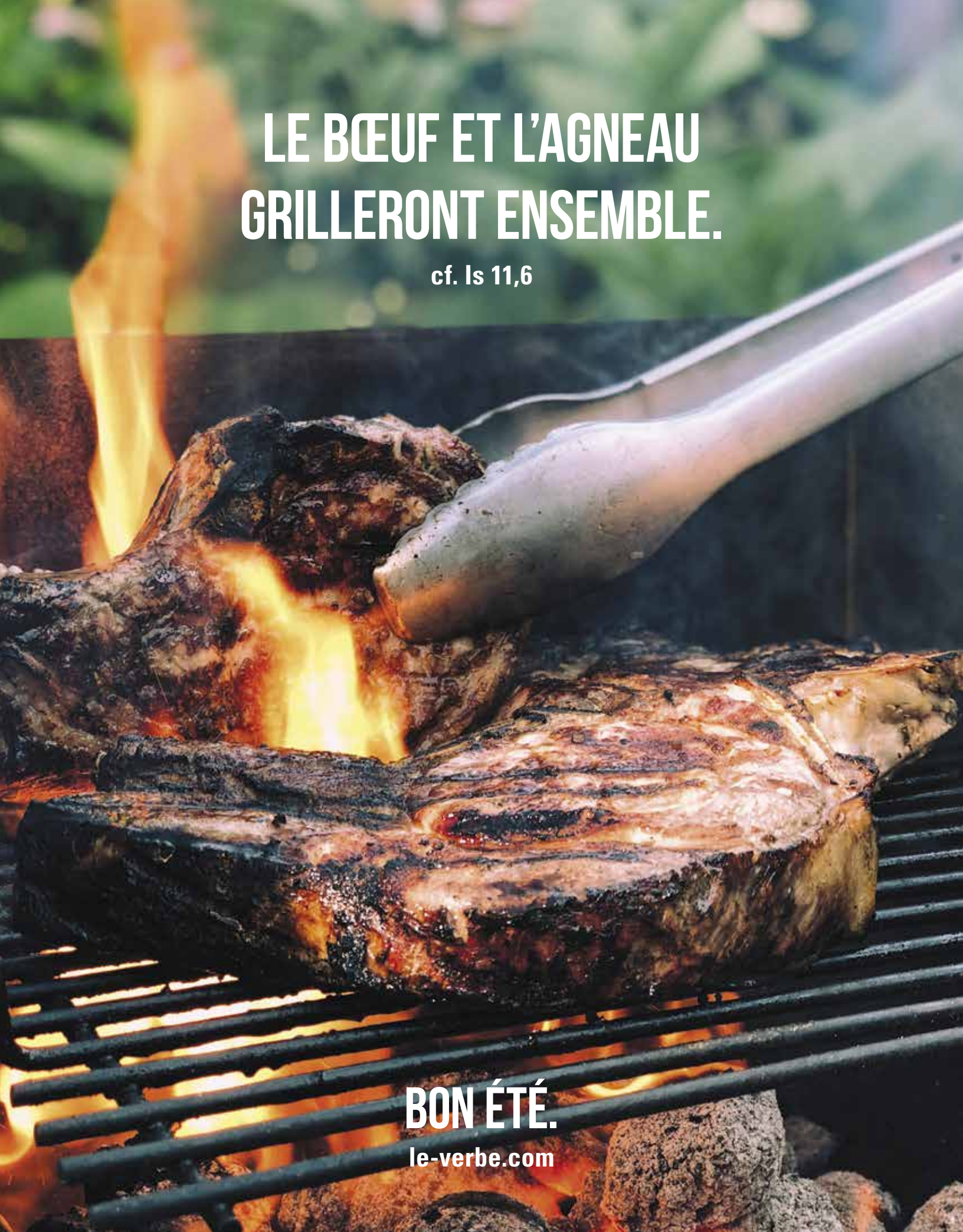
☎ 418 681-0284
📠 418 681-1178

www.stampa.ca
info@stampa.ca



« Tout l'univers matériel est un langage
de l'amour de Dieu, de sa tendresse
démessurée envers nous. »

– PAPE FRANÇOIS, *LAUDATO SI'*



LE BŒUF ET L'AGNEAU GRILLERONT ENSEMBLE.

cf. Is 11,6

BON ÉTÉ.

le-verbe.com